

L'ITINÉRAIRE

Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans la tête

2\$

ANNE-MARIE

gelinas

Chanteuse engagée
en situation critique

Dossier prostitués

Faire le trottoir malgré tout!

ET BODY PERCING

TATOUAGE

On peut se faire vacciner contre l'hépatite B **AVANT** de se faire tatouer ou percer mais il n'existe **AUCUN VACCIN CONTRE LE SIDA ET L'HÉPATITE C.**

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé
et des Services sociaux

Québec



1907, rue Amherst, Montréal (Québec) H2L 3L7
Tél.: (514) 597-0238 Fax: (514) 597-1544
Courriel: itineraire@videotron.ca
Site internet: http://itineraire.educ.infinet.net

Le journal L'itinéraire a été fondé en 1992
par Pierrette Desrosiers, Denise English,
François Thivierge et Michèle Wilson.

À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et maisons de chambres. Depuis mai 1994, il est vendu régulièrement dans la rue. Plus de la moitié de cette publication est rédigée par des personnes ayant connu l'itinérance. Les articles écrits par des journalistes pigistes professionnels portent la mention «collaboration spéciale.»

Le groupe communautaire L'itinéraire est un organisme de charité fondé en 1989 pour aider les itinérants. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance ou la toxicomanie.

Conseil d'administration du
Groupe communautaire
L'itinéraire:

Président: Mario Lanthier
Vice-président: Luc Lenoir
Secrétaire: Réjean Mathieu
Trésorier: Guy Lapointe
Conseillères: Claudette Godley,
Michelle Wilson, Gabrielle Girard.
Comité de direction: Ariane Pelletier,
Serge Lareault, Denise English, Michel Desjardins.

Équipe de production du journal:

Rédacteur en chef: Serge Lareault
Adjointe à la rédaction: Cathy Bazinet
Comité éditorial: Serge Lareault, Réjean Mathieu, Luc Lenoir.
Collaborateurs: Cylvie Gingras, Gina Mazerolle,
Pierre Demers, Pierre Hamel, Claude Brûlé, Léo-Paul Lauzon et
François Patenaude.
Photographes: Robert Simoneau, Éric Cimon.
Illustration: André-Philippe Côté.
Webmestre: Pierre-Paul Doré.
Révision: Jean-Paul Baril, Marie-Thérèse Déry,
Michèle Jolicoeur, Robert-Yves Lalonde, Marie-Paule Arbour,
André Martin, Mariette Éthier-Morand.
Mots croisés: Gaston Pipon
Infographie: Jocelyne Sénécal, Serge Lareault.
Distribution: Michel Desjardins (coordinateur),
Michèle Wilson, Denis Blanchard.
Imprimeur: Hebdo Litho
Tirage: 16 000 exemplaires vendus par des itinérants et des
sans-emploi dans les rues du centre-ville de Montréal.

Administration du groupe:

Directrice administrative: Ariane Pelletier
Publicité: Éric Cimon, Isabelle Laliberté
Secrétaire-comptable: Sylvie Boos
Agente de développement: Gabrielle Girard
Coordination du Café sur la rue: Denise English,
Mario Lanthier (adjoint).
Resp. Café électronique: Sébastien Langlais(coord.)
ISSN 1481-3572

L'itinéraire est membre de la **NASNA**: L'Association nord-américaine des journaux de rue et de



L'itinéraire est
entièrement recyclable

Son tirage est certifié par



Photo couverture: Catherine (Pistache) Larivain

L'itinéraire est produit et vendu en majeure partie par des sans-emploi, des personnes itinérantes, ex-itinérantes ou toxicomanes, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sur le marché du travail. Pour chaque numéro vendu 2 dollars, 1 dollar revient directement au vendeur. Les profits de L'itinéraire servent à financer les coûts de production du journal, les projets de réinsertion sociale, et le *Café sur la rue*, destiné aux personnes itinérantes.



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre chose que le journal, ils le font à titre personnel. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus ou le comportement des vendeurs, communiquez sans hésiter avec le responsable de la distribution, Michel Desjardins au (514) 597-0238, poste 32.

Info pour vendre L'ITINÉRAIRE...
CAFÉ SUR LA RUE, AU 1104, RUE ONTARIO EST (COIN AMHERST)

CAFÉ
SUR LA
RUE

Le café
électronique
est maintenant
climatisé.
Bienvenue
en pleine
canicule!

se dit-il, peut

Viens nous voir!

1\$/heure pour surfer!

Des gens de la rue ou de milieu modeste se côtoient au **Café sur la rue** dans une ambiance agréable. De bons petits repas à 3,50 \$ (2,25 \$ pour les membres) sont servis par des gens en réinsertion sur le marché de l'emploi. Un cuisinier leur apprend à travailler et à gérer une cuisine. Le Café sur la rue est également le premier café électronique pour personnes démunies. Il n'en coûte que 1\$ l'heure pour naviguer sur Internet ou utiliser un ordinateur. Des animateurs offrent de la formation gratuite à ceux qui n'ont aucune expérience en informatique. Ce projet a été réalisé grâce entre autres à la participation de Vidéotron et du Gouvernement du Québec. **Café sur la rue: 1104, rue Ontario Est (angle Amherst), téléphone: (514) 597-0238, poste 32, fax: (514) 597-1544.**

Attention aux fraudeurs!

Nous tenons à vous rappeler que personne n'a le droit de faire du porte-à-porte ou de solliciter des dons auprès des commerçants au nom de L'itinéraire. Dites non aux fraudeurs et faites parvenir directement vos chèques au journal.

La formation professionnelle des travailleurs(euses) au journal L'itinéraire a été rendue possible grâce, entre autres, au Ministère de la Métropole, à la CDEC du Plateau Mont-Royal/ Centre-Sud, à la Ville de Montréal, à la Régie régionale de la santé Montréal-Centre et à l'UQAM.

Branchez-vous

à l'alternative
 en éducation!

En vous branchant
 sur InfiniT éducation,
 vous pénétrez au cœur
 de la pédagogie.
 Plus de 25 sites instructifs,
 vivants et animés,
 pour mieux apprendre.

ÉDUCATION



InfiniT
éducation

<http://www.education.infiniT.net>

Branchez
 votre école
 à haute vitesse!

Renseignements :

(514) 281-9149
 1 888 246-2256

 **Vidéotron**

SOMMAIRE

Adieux

5 Après cinq ans à L'itinéraire
Départ du Rédac'chef



Serge
Lareault

Dossier: Prostitués

- 12 Présentation: Faire le trottoir... malgré tout
- 13 Quand on n'a que sa peau à vendre
- 15-17 Entrevues avec des travailleuses du sexe
- 18 Transexuels et péripatéticiennes
- 20 Garçons sur le trottoir
- 21 La prostitution dans la littérature québécoise

Actualités

- 4 Mots de camelots
- 8 **Anne-Marie Gélinas**
Chanteuse en situation critique
- 10 Sida, itinérance et maisons
d'hébergement



Anne-Marie Gélinas

Chroniques

- 26 Globe-trottoir
- 29 Mots-croisés
- 30 Courrier des lecteurs

Projet-pilote québécois d'adresses de courrier électronique



Très bientôt, L'itinéraire offrira l'inscription au programme d'adresses de courrier électronique gratuite du gouvernement du Québec. Vous pourrez vous inscrire au 1907, rue Amherst, bénéficier d'une adresse électronique enregistrée officiellement par le gouvernement et recevoir vos informations gouvernementales ou autres en toute sécurité. L'itinéraire offrira gratuitement de la formation pour la navigation internet et l'utilisation du courrier électronique. Plus d'information dès le mois prochain dans L'itinéraire. Information: Ariane Pelletier: (514) 597-0238 poste 28 ou itineraire@videotron.ca.

Mots de camelots

PRIX ORANGE/CITRON DE LA RUE

Le rédacteur en chef nous a demandé de décerner un prix orange et citron parmi les événements du mois. Les voici. Mon prix Orange va à l'arrêt du massacre qui se déroulait au Kosovo. Ma petite expérience militaire me fait penser qu'ils n'auraient pas dû attendre aussi longtemps pour arrêter le génocide d'un peuple. Mon prix Citron va à la lenteur du gouvernement à dégeler les fonds des programmes en employabilité des organismes communautaires. Cela a causé beaucoup de soucis aux bénévoles de ces groupes.



Jean-Pierre Béliveau métro Laurier



PAULINE JULIEN, UNE FEMME DE COEUR



J'ai une histoire de coeur à vous raconter, celle d'une dame d'honneur, Mme Pauline Julien. Elle a été très généreuse à l'égard des mendiants et camelots de L'Itinéraire, rue Mont-Royal.

La grandeur d'âme de Pauline Julien restera toujours gravée dans ma mémoire. Je n'oublierai jamais cette journée, fin septembre, où elle a donné 20 \$ aux camelots et mendiants, dont à moi, en disant que c'était le dernier. Sur le coup, je n'ai pas compris pourquoi elle disait cela. Le lendemain, j'ai appris son décès, c'était son choix! Je tiens à dire aussi que tous les 24 décembre, elle donnait 20 \$ aux camelots et aux mendiants. Après son décès, une amie de Pauline Julien m'a donné de la monnaie et une pièce de 10 francs, que je garde précieusement. Merci en mon nom et en celui de mes amis. Nous garderons le souvenir d'une personne pure, intense et vraie. Merci Pauline.

*Gui Soleil,
camelot sur le Plateau*

P.S. À tous mes amis disparus, qui sont toujours là dans ma mémoire. Beaucoup sont morts du sida, de maladie ou simplement à cause de la vie... trop plate, stressée.

UNE SOIRÉE INOUBLIABLE AVEC LE DÉPUTÉ

Lors de la dernière représentation de *Notre-Dame de Paris* au théâtre St-Denis, je vendais mon journal *L'Itinéraire* quand, tout à coup, je me suis mis à penser à ce spectacle que je n'avais pas vu et que j'aurais aimé voir, mais le prix du billet était trop cher. Puis, un homme s'approche de moi, son visage ne me semblait pas inconnu. L'homme me demande si je suis bien Pierre et ce que je fais le soir même. Il sort alors deux billets de sa poche et m'invite à aller voir le spectacle de Notre-Dame de Paris avec lui. J'étais renversé! Il m'a raconté qu'il avait demandé le nom d'un très bon vendeur de *L'Itinéraire* et qu'on lui avait donné le mien. Il est venu me voir travailler et il trouvait que j'étais gentil avec les clients, poli et souriant, même avec ceux qui n'achètent pas.



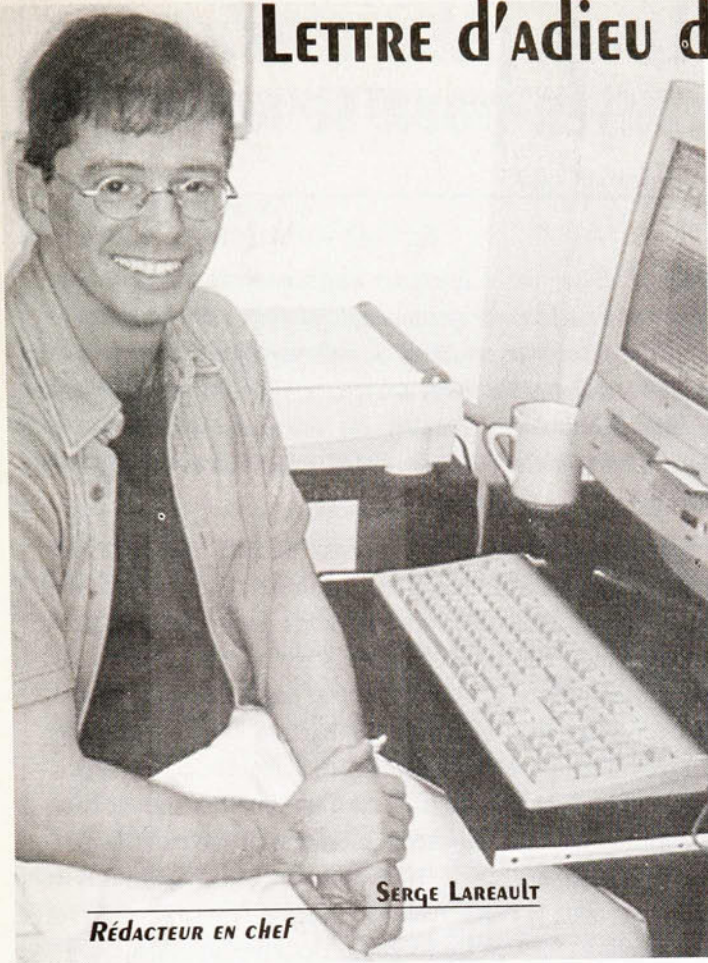
André Boulerice, député

On est entré dans la salle, le spectacle a commencé. C'était d'une beauté envoiante. Le décor, les éclairages étaient splendides; les chanteurs, danseurs et comédiens composaient un tableau saisissant. À l'entracte, on a parlé politique, surtout de la pauvreté et du rôle que jouent les hommes politiques dans ce domaine. Souvent, on croit qu'ils s'en foutent, mais ce n'est pas toujours le cas. La preuve, c'est que j'accompagnais un homme qui s'en préoccupe sans cesse: le député de Sainte-Marie-Saint-Jacques, André Boulerice. Je tiens à le remercier du fond du coeur de cette belle soirée et sa générosité.



Pierre, camelot, angle Émery et St-Denis

LETTRE D'ADIEU D'UN RÉDACTEUR EN CHEF



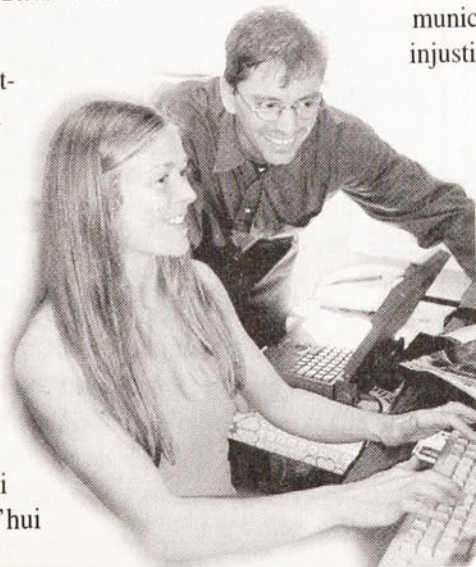
SERGE LAREAULT

RÉDACTEUR EN CHEF

Cette fois-ci, ça y est! Après avoir tenu la barre pendant cinq ans en tant que rédacteur en chef de L'Itinéraire, je tire ma révérence. Il y a bien eu mon faux départ de l'été dernier où j'avais tâté un brin de politique, question d'acquiescer une nouvelle expérience et de pouvoir exprimer mes idées dans un contexte où l'on n'en brasse plus beaucoup... Mais cette fois-ci c'est vrai. Pour de bon... Mais non sans émotions!

Il n'est pas facile de quitter un poste, une occupation (une vocation!) qui m'aura apporté autant de défis, d'expériences humaines, de joies, de peines parfois.

J'ai eu à coeur non seulement le développement d'un magazine aujourd'hui reconnu, mais également celui du groupe communautaire en entier qui peut s'enorgueillir aujourd'hui



de projets inestimables pour de nombreux citoyens à faible revenu. Le journal et le café électronique demeurent des projets uniques à Montréal.

Un média indépendant

Le public montréalais a désormais une entreprise de presse destinée à faire tomber les préjugés et à sensibiliser les citoyens aux conséquences de la pauvreté et aux moyens de la combattre.

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont participé à la réalisation de cette folle aventure qui consistait à mettre en marché un mensuel réalisé en majorité et vendu par des alcooliques, des toxicomanes, des sans-emploi et des itinérants.

Des centaines de personnes sont passées par la rédaction pour vivre cette expérience de réalisation de soi et de revalorisation personnelle. Chaque numéro que vous lisez fut d'abord l'écriture des gens de la rue, une action qui relève à la fois du moyen de survie et de la thérapie.

La rédaction a été toutes ces années un moment intense en émotions où les difficultés d'une vie présente et les réminiscences d'un lourd passé explosaient régulièrement. Aussi, la correction des textes des gens de la rue a souvent été prétexte à de longs échanges sur leur dure réalité quotidienne et sur les possibilités de s'en sortir. Partager ces instants avec ces hommes et ces femmes fut pour moi un privilège.

De nombreux souvenirs demeureront longtemps en moi, comme ces sourires sur tous les visages lorsque le journal arrivait de chez l'imprimeur, ou la fierté dans la voix du camelot invitant les gens à lire «son article» dans le journal.

Une étape marquante

Mon passage à L'Itinéraire m'a profondément transformé, je ne verrai plus l'existence et notre société de la même manière.

Les membres de L'Itinéraire ont ajouté à mon expertise en communication une conscience sociale et une connaissance des injustices que vivent souvent nos plus démunis.

Avec cet apprentissage hors du commun, je pars aujourd'hui, et je n'oublierai jamais ces années de lutte à la pauvreté parmi les itinérants de Montréal.

J'occuperai les fonctions de coordonnateur des communications pour le Fonds de la CSN, un fonds monétaire destiné à la sauvegarde d'emplois et à la création de coopératives de travail. Une suite logique à mon implication à L'Itinéraire.

Mes remerciements

Je remercie tous les artisans de L'Itinéraire, tous ceux qui y ont cru et qui nous ont encouragés durant toutes ces

années... et qui continueront à le faire! Un remerciement spécial à mes merveilleuses adjointes à la rédaction qui ont toutes remporté des prix en journalisme et ont pris soin de moi, soit Nathalie Labonté, Johanne Gingras et Cathy Bazinet.

Merci également à mon infographiste préférée, Jocelyne Sénécal, qui n'avait pas d'expérience lorsqu'elle est arrivée au journal, mais qui m'a «sauvé» car à l'époque, je faisais seul la mise en page.

Merci à Gina Mazerolle (pour ses efforts et sa reconnaissance débordante), Cylvie Gingras, Alcatraz, Gabrielle Girard (tantôt ma secrétaire, ma journaliste, ma photographe: on s'est tellement aimés qu'on avait l'air d'un vieux couple!) et tant d'autres que je ne peux nommer mais qui ont travaillé sans relâche pour que le journal représente bien les gens de la rue et atteigne, malgré le manque de ressources financières, une qualité appréciable.

Merci à Jean-Paul Baril (un jeune de 68 ans qui nous enlève la peur de vieillir) et Éric Cimon dont le travail bénévole m'a si souvent soutenu.

Merci à vous, les lecteurs de L'itinéraire qui, sans le savoir, m'envoyaient des lettres d'encouragement et de félicitations à des moments où je me voyais emporté par les difficultés de la production et où je me demandais s'il était utile de continuer.

Je souhaite une longue vie à L'itinéraire et bonne chance à ceux et celles qui me succéderont. Une attention spéciale à Ariane Pelletier, la toute nouvelle directrice administrative de L'itinéraire, qui aura la tâche de consolider cette «fleur de macadam» qui a poussée trop vite.



Rédac'chef pour L'itinéraire!

Nous recherchons un nouveau rédacteur en chef

Exigences :

- Diplôme en communications
- Connaissance de l'environnement Macintosh et des logiciels QuarkXpress, Word, PhotoShop
- Excellent français écrit
- Grande capacité à travailler en équipe
- Intérêt pour personnes itinérantes et connaissance du milieu communautaire
- Autonomie, sens de l'initiative
- Bonne organisation du travail
- Esprit pédagogue

Atouts :

Connaissance de l'Internet et des logiciels PageMill et FileMaker.

Envoyez vos c.v. avant le 20 juillet à l'attention de la directrice administrative, par fax au (514) 597-1544 ou par la poste, au 1907 Amherst, Montréal (Qc) H2L 3L7.

LOUER POUR ACHETER OU PAYER POUR SE RUINER?

Cathy BAZINET

Vous n'arrivez pas à épargner suffisamment d'argent pour remplacer votre téléviseur qui ne capte plus que des tempêtes de neige? Si les formes de crédit tels le prêt personnel, les cartes de crédit universelles et de magasin vous sont refusées en raison d'une insuffisance de revenus, les magasins «Louer pour acheter» et leur publicité «aucun crédit refusé» peuvent être tentants. Mais gare à l'arnaque!

Un recours collectif est actuellement intenté, avec le soutien d'Option-Consommateur, contre les Centres RTO et Locatel, des marchands qui pratiquent la formule «louer pour acheter». Selon Option-consommateur, les contrats émis par ces entreprises comportent plusieurs clauses qui ne respectent pas la Loi sur la protection du consommateur telles que l'obligation totale (le montant total qui devra être payé), le capital net, l'intérêt et le taux de crédit. «Il déguisent les contrats sous la forme d'un simple contrat de location, alors que le coût du crédit n'est pas mentionné. Il peut d'ailleurs s'élever à plus de 100%. L'écart est considérable et déraisonnable entre la valeur réelle des biens et le prix payé par les clients», explique Jannick Desforges, d'Option-consommateur.

Il en coûte en effet très cher de faire affaire avec ces marchands. Par exemple, la location-achat d'un réfrigérateur et d'une cuisinière: montant mensuel: 109,95\$, plus le plan de protection : 8,80\$ (sorte d'assurance feu-vol-responsabilité automatique), plus les taxes: 17,84\$, totalise 136,59\$ par mois, s'échelonnant sur deux ans. Après 24 mois de paiements, ces appareils auront coûté 3 306,92 \$, incluant 28,76 de frais d'administration payés à la signature du contrat. «Le client ne s'aperçoit souvent qu'après avoir signé le contrat et fait plusieurs versements qu'il lui en coûte beaucoup trop cher et de la somme astronomique qu'il aura payée au bout de deux ans pour avoir un poêle et un réfrigérateur. On peut acheter ces deux appareils chez un marchand de meubles pour moins que la moitié de cette somme et même pour trois fois moins. De plus, ces magasins ont pignon sur rue dans les quartiers défavorisés, ils visent une clientèle captive de cette forme de crédit et profitent donc effrontément de la pauvreté!», déplore Mme Desforges.

Pour joindre le recours collectif

Si vous venez de signer un contrat de «location», vous pouvez y mettre fin, remettre les meubles loués et chercher d'autres alternatives à vos besoins d'ameublement. Pour information et support, communiquez avec l'ACEF de l'est de Montréal au 257-6622 et pour s'inscrire au recours collectif (Option-consommateur), téléphonez au 598-7288.



SPECTACLE DE MARIONNETTES «ÉCOLOS»

GINA MAZEROLLE

CAMELOT AU CARRÉ ST-LOUIS
MÉTRO BERRI UQAM, SORTIE ST-DENIS

Ayant 31 ans depuis le 3 juin, je me suis rendu compte qu'on pouvait beaucoup apprendre des spectacles pour enfants malgré son âge. J'ai assisté, en avril dernier, à la première de la pièce de théâtre de marionnettes *Quand la terre nous est donnée*, dans le cadre de *La Journée de la Terre*.

Ce spectacle de marionnettes visait à sensibiliser les enfants aux réalités de l'environnement, sans pour autant les effrayer. Ceci, afin de mettre en lumière la capacité de chaque personne à protéger sa planète. Éco-Nono, qui arrive en ville, permet à Éco-Vertie, citadine avisée en matière d'environnement, d'expliquer ce qui advient de la récupération, du recyclage, des résidus domestiques dangereux, du compostage et de tous les petits gestes que chacun peut faire pour protéger la planète.

Trois jeunes ont participé à la réalisation de la pièce, soit Chantal Coulombe, Sarah Martinez et Frédéric Gagnon. «Sarah et moi, sommes coauteurs de la pièce et tous les trois sommes marionnettistes. Je viens du Nouveau-Brunswick et les problèmes environnementaux, on n'en connaît pas beaucoup!. Quand je suis arrivée ici, je me suis dit: à quoi ça sert les petites boîtes vertes sur le coin des rues? C'est de là que la pièce de théâtre est partie», explique Chantal.

« J'étais déjà marionnettiste, confie Sarah. Et travaillant en éducation, j'ai toujours trouvé que les marionnettes étaient une bonne façon de sensibiliser les enfants à tous les problèmes qui nous entourent.»

La pièce sera présentée le 3 juillet à l'Esplanade du Palais des Congrès et le 17 juillet au RJR MacDonald. Pour plus d'informations concernant leur tournée dans les éco-ventes des Faubourgs, appelez à l'éco-quartier St-Jacques au 527-1199.

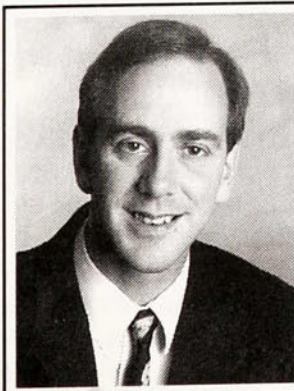


*Fédération
des travailleurs
et travailleuses
du Québec*

**LA PLUS GRANDE
CENTRALE SYNDICALE
QUÉBÉCOISE**

545, boulevard Crémazie Est
17^e étage
Montréal (Québec)
H2M 2V1

Téléphone: (514) 383-8000
Télécopieur: (514) 383-8001



Réal Ménard, Député
Hochelaga-Maisonneuve

4036, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H1W 1T2
Tél.: (514) 283-2655
Fax: (514) 283-6485



*La Joie d'apprendre
La Passion d'enseigner*

Formation universitaire des maîtres

L'Institut catholique de Montréal

2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Québec) H3T 1B6

Tél.: (514) 735-4881

Télec.: (514) 735-2935

Courriel: institut.cm@videotron.ca

Anne-Marie Gélinas

CHANTEUSE ENGAGÉE, EN SITUATION CRITIQUE

Cylvie GINGRAS

En regardant Anne-Marie Gélinas, on ne peut nier qu'elle soit bien la fille de Marc; mais là s'arrêtent toutes ressemblances avec le paternel. Anne-Marie écrit des textes *songés*, avec sensibilité et un humour corrosivement décapant et intelligent. À 40 ans, elle donne enfin naissance à son rêve: un premier album intitulé *Le tango de l'amor*.



Naïveté et illusions

«Je suis arrivée dans le monde de la chanson en 1982. C'était la déprime post-référendaire: les chansonniers québécois avaient été *flushés*. Et moi, en tant que chanteuse à textes engagés, j'avais l'air d'une extraterrestre. J'ai *retenti* avec toute la naïveté et les illusions de mes 25 ans. Je croyais que *Yellow Submarine* des Beatles était une prophétie sur le Québec: *from Nowhere land to Pepper land!*», s'esclaffe Anne-Marie.

«Quand je te dis que je suis arrivée avec une bonne dose d'illusion et de naïveté, je croyais qu'au bout de six mois, le tapis rouge se déroulerait à mes pieds! Les A.A. fonctionnent 24 heures à la fois; moi, c'est à coup de six mois. À tous les six mois, je renouvelle mon bail artistique!»

L'insécurité des maisons de disques

«À côtoyer pendant des années des personnes comme Martin Lavoie, Normand Baillargeon et Claire St-Aubin, pour ne nommer que celles-là, je constate le gaspillage d'une génération de créateurs hors-pair. Cela est venu en grande partie de l'insécurité des maisons de disques, de leur exode hors-Québec à la suite du référendum de 1980. Il leur a fallu se réorganiser et elles prenaient un minimum de risques. Elles préféraient lorgner du côté des recettes à succès déjà éprouvées: le lucratif. Et du même coup, les radiodiffuseurs ont bloqué la création montréalaise et québécoise. Fort heureusement pour nous, les radios alternatives, communautaires et universitaires se sont multipliées avec d'autres critères que ceux des grands radiodiffuseurs. Appelle à n'importe quelle station radiophonique francophone et demande de faire jouer *Yseult aux mains rouges* de Anne-Marie Gélinas. Sais-tu ce qu'on va te demander? Quand est-ce qu'on a fait jouer cette chanson-là?» Et il faudrait répondre: «En fait, jamais, mais y s'rait temps que vous le fassiez!»

Mythe et réalité

«En 1985, la situation de la chanson québécoise était tellement désespérée que le CRTC a organisé une semaine de la chanson francophone d'ici. Et fut considéré comme un haut fait d'armes! Au Québec, per capita, on est le plus gros vendeur et on vient me parler d'une guerre de quotas de la chanson francophone d'ici! Comme si cela n'était pas suffisant, il y avait le mythe qu'un auteur-compositeur-interprète était

automatiquement un homme... Heureusement, il y a une certaine ouverture d'esprit qui laisse présager des jours meilleurs pour les... spectateurs! Par contre, ce qui me surprend et me fascine en même temps c'est le succès remporté par Tabra, Bigras et Mistral qui véhiculent encore et toujours des valeurs machos rétrogrades. L'enjeu pour une femme c'est de chanter à l'âge vénérable de Vigneault ou de Leclerc, sans être une *has been*», selon Anne-Marie Gélinas.

Chanter pour vivre, vivre pour chanter

«Chanter est le sens de mon existence, m'a raison d'être et de vibrer. À cause de cela, jamais je ne penserais à déposer mon micro et à me trouver un autre job. J'aimerais plutôt à me jeter en bas d'un pont... Mon public est composé en grande partie d'inconditionnels et ce sont eux et elles qui m'ont fait tenir bon jusqu'à maintenant. *Le tango de l'amor* a été produit dans une période très tourmentée de ma vie. Sans le support de Jameel Azzaoui qui a pris sur ses épaules la production de cet album pour en faire mon moyen de survie, je n'aurais peut-être pas survécu à cette période noire de ma vie... Chanter c'est mon moyen de survie parce que d'abord et avant tout, ça me donne le goût de vivre».

Le quotidien, source d'inspiration

«L'inspiration provient à 90% de mon vécu et à 10% de celui des gens que je côtoie. Un jour, une psychotique m'a raconté qu'elle avait appelé les policiers et leur avait demandé: «Arrêtez-moi, j'ai tué dix hommes à matin». C'est comme ça que j'ai écrit *Yseult aux mains rouges*. Mon écriture est toujours cogitée avant d'être régurgitée. Par exemple, la mort d'Anthony Griffin en 1989, m'avait fait réfléchir. J'avais même mené ma petite enquête auprès de mes amis sur l'existence du

racisme au Québec. J'ai alors écrit *C'est qu'il s'en passe tellement*».

Héritage culturel et artistique

«Être la fille de», ça implique d'avoir à rétablir une image faussée de la réalité parce que j'ai vécu séparée de mon père. Par exemple, les gens croient peut-être que si cela m'a pris tant de temps à réaliser mon premier disque, c'est par peur d'entrer en concurrence avec Marc. Dans la réalité, je me suis toujours demandée si ce n'était pas plutôt parce que j'avais peur d'éclipser ma mère. À cette question, je n'ai pas encore trouvé la réponse. Mon grand-père et ma mère ont fait les boîtes à chansons comme *Chez Clairette*. J'ai un rapport particulier à la chanson à cause d'eux. Je croyais que leurs chansons étaient des messages secrets qui m'étaient destinés. Alors quand j'ai quelque chose à dire, j'écris des chansons. J'ai un rapport affectif à la chanson. Mon frère Gilbert, auteur-compositeur et claviériste m'a beaucoup influencée, c'était mon idole. Mon héritage est culturel et artistique.»

Peut-on guérir d'amour?

«Marie-Denise Pelletier chante: «Peut-on guérir d'avoir manqué d'amour?» La quantité phénoménale d'amour de mes proches et de mes fans fait que la faille peut se refermer. Ça prend 40 ans pour guérir d'amour. À 20 ans, mon besoin d'amour était tellement grand que je m'autodétruisais. La maturité m'a apporté une prise de conscience féministe parce que je suis moins aveuglée par les hommes».


«Chanter est le sens de mon existence. Ma raison d'être et de vibrer. À cause de cela, jamais je ne penserais à déposer mon micro et à me trouver un job. Non, je penserais plutôt à me jeter en bas d'un pont. Chanter c'est mon moyen de survie parce que d'abord et avant tout, ça me donne le goût de vivre».

Envoyez vos dons à l'ordre du
Groupe communautaire
L'ITINÉRAIRE

à l'adresse suivante
1907, Amherst, Mtl
(Oué) H3L 3L7

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
Tél.: _____
MONTANT _____ \$

Je désire recevoir un reçu d'impôt
(Pour tout montant de 10 \$ et plus)



**CONTRIBUEZ
À LA POURSUITE
DE CETTE OEUVRE,
AUPRÈS
DES PLUS DÉMUNIS**

L'ITINÉRAIRE C'EST:

- Un journal qui a permis à plus de 600 vendeurs de se sortir de l'impasse;
- Un travail pour des dizaines de personnes en réinsertion à l'emploi;
- Un café sans but lucratif pour les gens à faible revenu;
- Le premier café internet de Montréal offrant l'accès à l'informatique pour presque rien et des cours gratuits;
- Une solidarité renouvelée entre vous et les plus démunis de notre société.



Hébergement pour toxicomanes itinérants et sidéens

COUPURES EN VUE

André C. PASSIOUR

Collaboration spéciale

Ouverte depuis presque quatre ans, la maison d'hébergement pour itinérants toxicomanes affecté par le VIH/sida, *Chez ma cousine Evelyn*, fer-

Photo: Jean-Marie



mera ses portes. Ainsi en a décidé son tuteur, la Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le sida (COCQ-Sida). Après la démission de la direction et du conseil d'administration de l'institution, ce centre mettait ainsi fin à son mandat; les sept résidents seront donc relocalisés. Si la présence d'un syndicat devenait un problème évident pour la direction et les résidents, cette fermeture cache néanmoins un plus grand malaise que vivent les maisons d'hébergement à Montréal: une réorganisation des services aux personnes atteintes s'imposent assurent les gens sur le terrain. Pour les itinérants toxicomanes cependant, on double le nombre de lits.

Après la conférence de presse du 31 mai dernier, des employés syndiqués de *Chez ma cousine Evelyn* (CMCE), c'était au tour du tuteur de la maison, la COCQ-Sida de faire le point.

S'il est vrai que les relations de travail étaient tendues entre les employés et la haute direction de CMCE, «la boutique ne ferme pas pour des raisons syndicales, c'est un des éléments mais ce n'est pas un élément majeur [...] on ne ferme pas CMCE par caprice, c'est un projet pilote qui en arrive à sa conclusion et il faut poursuivre la réflexion sur la clientèle itinérante toxicomane», a dit le directeur général de la COCQ-Sida, M. Roger Le Clerc.

L'originalité de CMCE était d'accueillir les toxicomanes itinérants sans les empêcher de consommer des drogues, ce qui était interdit dans les autres cen-

tres. On pouvait ainsi mieux les suivre et stabiliser leur état de santé en leur fournissant ce dont ils avaient besoin pour reprendre leurs activités presque normalement.

Chez ma cousine a fait un déficit de plus de 100 000\$ en 1998-1999, déficit qu'elle avait réussi à combler par une aide d'urgence de la Régie régionale de la Santé. Mais elle se dirigeait vers un autre gouffre avec un déficit de plus de 200 000\$ pour la période 1999-2000. Compte tenu des restrictions budgétaires gouvernementales, ce déficit n'aurait pu être comblé une seconde fois par la Régie, menant donc CMCE à sa fin.

Bonne nouvelle

Les nouveaux médicaments ont fait régresser considérablement la maladie, d'où une espérance de vie plus longue. «L'accompagnement à la mort n'étant plus un aussi grand besoin qu'avant, de nouveaux besoins surgissent qui commandent de nouveaux services. Certains groupes cesseront d'exister tandis que d'autres verront le jour», expliquait M. Le Clerc. Après une réunion de l'ensemble des groupes communautaires sida de Montréal, ceux-ci demandaient à la Régie régionale une réorganisation complète des services et s'entendaient pour réduire de 25% le nombre de places disponibles dans les maisons d'hébergement. Le nombre de lits passe donc de 80 à 60.

Toutefois, on s'apprête à doubler le nombre de lits pour la clientèle itinérante toxicomane, passant de 9 à 18. «Présente-

ment il n'y avait que neuf lits pour cette clientèle, mais à Montréal, on compte environ 2 000 itinérants affectés par le VIH. Que fait-on des 1991 autres? L'objectif de départ de CMCE a été réalisé, on a démontré qu'il était possible d'accueillir cette clientèle et de l'aider.

Maintenant, il faut partager cette expertise et travailler avec d'autres ressources en itinérance», soulignait Roger le Clerc.

Accueillant toutes les deux un bon nombre d'itinérants toxicomanes, les maisons Amaryllis et du Parc sont d'accord avec les conclusions de la COCQ-Sida dont elles sont membres. «Il faut être polyvalent. Cette réorganisation est nécessaire parce que le portrait de la clientèle change. Ceux qui en ont le plus besoin en ce moment ce sont les itinérants. Il faut leur offrir des soins et des services de transition pour qu'ils réapprennent à vivre, qu'ils prennent leurs médicaments, qu'ils retournent en appartement... L'approche de CMCE doit donc se poursuivre», explique la directrice de la Maison du Parc, Mme Marielle Delaney.

«Il n'y a pas d'autres ressources d'aide dans le milieu. Depuis deux ans, on travaille avec l'•Accueil Bonneau• qui n'est pas habitué, comme nous, à s'occuper des séropositifs. On a donc besoin de plus de places pour s'en occuper, pour les stabiliser, pour les suivre aussi. On peut donc coopérer avec l'•Accueil Bonneau• ou la •Old Brewery• pour le faire, mais il faut que la Régie nous trouve des budgets», de renchérir M. Alain Lanctot, directeur de la Maison Amaryllis.

Les deux prochaines années s'annoncent particulièrement difficiles pour ce milieu qui devra subir un virage majeur, s'adapter et se transformer pour répondre aux besoins de la clientèle itinérante et des autres personnes atteintes du VIH.

MANIFESTATION CONTRE LES COUPURES d'Emploi-Québec

Claude Brûlé

CAMELOT SUR MONT-ROYAL

Le 9 juin dernier, plus de 2500 personnes ont manifesté devant l'Assemblée nationale en réponse à l'appel lancé par la Coalition des organismes communautaires pour le développement de la main-d'œuvre (COCDMO). La Coalition était représentée par plus de 400 groupes enracinés dans les différentes collectivités du Québec. Elle propose de mesures actives pour favoriser l'insertion en

emploi des personnes les plus vulnérables face aux exigences croissantes du marché du travail.

Exaspérés et insatisfaits par l'attitude du gouvernement du Québec dans la «crise financière» d'Emploi-Québec, les manifestants réclament la cessation des compressions dans les budgets d'employabilité. De plus, ils exigent un réinvestissement massif et immédiat afin de permettre à Emploi-Québec d'offrir un accès universel à des services d'emploi de qualité et en nombre suffisant.

«Un an après la création d'Emploi-Québec, non seulement les chercheurs d'emploi attendent toujours des services, mais ils constatent que la situation se détériore. Malgré l'injection de 30 millions de dollars dans le budget d'Emploi-Québec il y a deux semaines, par le ministre d'Etat au Travail et à l'Emploi, Mme Diane Lemieux, plusieurs centaines de chercheurs d'emploi seront refoulés aux



portes des centres locaux d'emploi cette année à cause du manque d'argent pour leur offrir certains services d'orientation et de formation qualifiante. Sans réinvestissement massif, le gouvernement compromet l'accès des personnes à des mesures d'insertion au marché du travail», expliquent Lise Fortin et Nancy Roy, porte-parole de la Coalition.



Avez-vous des problèmes avec l'aide sociale?



CAMPEAU
OUELLET
NADON
BARABÉ
CYR
DE MERCHANT
BERNSTEIN
HEAP
PALARDY
AVOCATS-AVOCATES

ASSURANCE-CHÔMAGE
AIDE SOCIALE
DROIT DU TRAVAIL
LOGEMENT
RÉGIE DES RENTES
AIDE JURIDIQUE
ACCEPTÉE

1406, rue Beaudry
C.P. 95, Succursale «C»
Montréal (Québec) H2L 4J7
Téléphone: (514) 528-7228
Télécopieur: (514) 528-1353

Corde à linge

Montréal

RÉPARATION ET INSTALLATION
DE CORDE À LINGE

WE INSTALL AND REPAIR CLOTHESLINES

INSTALLATION ET REDRESSERMENT
DE PÔTEAUX

WE PUT UP & STRAIGHTEN UP POLE

François Pilon

B.P. 63533, succ. Van Horne
Montréal, H3W 3H8
Tél.: (514) 731-7261
Téloc.: (514) 737-6447
Cellulaire: (514) 591-7542
Courriel: fpilon@irisco.net

BonSecours Inc.



Centre de réhabilitation pour démunis
alcooliques/toxicomanes de 25 ans et plus

Admission
de 9 à 16 heures
565, Dublin

(514) 935-8882

Dossier prostitués

Faire le trottoir... malgré tout



SERGE LAREAULT
RÉDACTEUR EN CHEF

L'été, c'est la saison «hot», pour la police surtout. Ce ne sont pas les crimes violents qui manquent au centre-ville, mais la force constabulaire trouve tout de même le temps d'arrêter ici et là quelques prostitués, ou d'encercler des personnes qui vont poser des gestes de grossières indécences dans des coins isolés ou des terrains vagues de la ville.

On craignait une plus forte répression de part de la police, mais il semble que non. La Ville semble enfin comprendre que judiciariser les «travailleuses de rue» ne sert à rien. Malgré les arrestations, les préjugés et parfois la haine dirigée vers ceux et celles qui pratiquent le plus vieux métier du monde, la prostitution est loin de disparaître.

Au contraire, l'attitude de notre société envers les prostitués des deux sexes ne fait qu'accentuer le problème, tout en rendant encore plus pénible la vie

de ceux qui n'ont d'autres alternatives que de vendre leur corps pour survivre.

Tolérance?

L'itinéraire, a recueilli ce mois-ci des témoignages d'hommes et de femmes qui vivent du travail du sexe. On commence à peine à connaître leur nombre et les conditions dans lesquelles ils vivent. L'organisme *Stella*, qui vient en aide aux prostituées de Montréal, estime à environ 8 000 le nombre de personnes qui travaillent dans la rue, les danseurs et danseuses, les escortes et les téléphonistes.

Les prostituées, péripatéticiennes, putains, putes, catins, racolleuses, filles de joie, fleurs de macadam, allumeuses, guidounes (comme on dit ici), tapineuses (comme on dit en France), «commerciaux» (pour les gais), call-girls (pour les states), geisha (pour le Japon), belle-de-jour (en pensant à Catherine Deneuve), cocottes (en pensant à certaines cousines), courtisanes (en se rappelant Balzac), gigolettes (comme le chantait Montand), etc., etc.

Le dictionnaire est plein de toutes ces acceptations pour un métier que nos sociétés n'acceptent pas.

Il reste à espérer qu'un jour, à force de les connaître, le public finira par accepter ceux et celles qui le font par

choix, et que les autorités décriminaliseront la prostitution afin d'en assainir la pratique et aider les personnes qui sont victimes des abuseurs.

Car le plus grand crime n'est-il pas de confiner les prostitués dans la marginalité et la dépendance de réseaux criminalisés ou de individus sans scrupules, alors que l'on sait très bien qu'elles sont là pour rester, et que la majorité de leurs clients fait partie de nos citoyens considérés parmi les plus respectables...



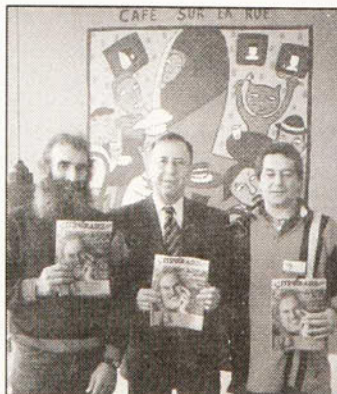
Le réseau d'aide
Aux personnes seules
et itinérantes de Montréal

180, rue Ste-Catherine Est
Montréal (Québec)
H 2 X 1 K 9
Téléphone: (514) 879-1949

427, rue de la Commune Est
Montréal (Québec)
H2Y 1J4

ab
Accueil Bonneau Inc.

Téléphone: (514) 845-3906
Télécopieur: (514) 845-7019



ASSEMBLÉE NATIONALE

André Boulerice

Député de Sainte-Marie-Saint-Jacques
Leader adjoint du Gouvernement

1951, boul. de Maisonneuve Est
Bureau 001
Montréal, Qc
Tél.: (514) 525-2501
Télec.: (514) 525-5637
Site int.: www.AndreBoulerice.com

Travail du sexe

QUAND ON A QUE SA PEAU À VENDRE

CATHY BAZINET

Tolérée ou fortement prohibée selon les époques, la prostitution est une réalité socio-historique qui a traversé le temps, malgré les tentatives de plusieurs sociétés pour l'éradiquer. Le *plus vieux métier du monde* s'est adapté, diversifié et a étendu ses activités dans la sphère des nouvelles technologies; téléavertisseur, cellulaire et internet sont devenus des outils indispensables pour pratiquer un métier «lucratif», à l'abri des regards. Si le gain peut sembler facile pour certaines, le travail du sexe est une question de survie pour d'autres. Sujet tabou s'il en est, la prostitution de rue demeure la plus dérangeante parce que, comme l'itinérance, elle est le rappel brutal de la pauvreté. Généralement, pour ces travailleuses du sexe, la prostitution n'est pas un problème, mais une solution pour se procurer de l'argent. Peu importent les risques.

Une femme se dandine au coin d'une rue. Son regard anxieux s'attarde aux conducteurs qui ralentissent pour l'observer. Après quelques minutes à faire le pied-de-grue, un automobiliste la fait monter. Une demi-heure plus tard, elle sera de retour à un autre coin de rue pour recommencer son manège. Cette fois-ci, le client était réglo, l'argent a été vite gagné et tout s'est bien passé. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas. Les conditions de travail des prostituées sont loin de ressembler à celles du film *Pretty Woman*, sorte de conte de fée moderne où une jolie prostituée rencontre un client qui s'avère être le prince charmant. La réalité est tout autre. Raymonde, travailleuse du sexe, l'a appris à ses dépens lorsqu'elle s'est prostituée pour la première fois dans la rue. «Ç'a été la pire expérience de ma vie. Un client m'a accostée en me disant qu'il était un agent double et que si je refusais de faire ce qu'il voulait, il allait m'emmener au poste de police. Morte de peur, j'ai fait ce qu'il m'a demandé. Il m'arrachait les cheveux en me criant des noms. Je me suis sentie humiliée», confie-t-elle.

Violence sur le macadam

Cette histoire ressemble à des milliers d'autres, la violence faisant partie du quotidien de ces femmes qui arpentent le macadam. Elles travaillent souvent seules, puisque les policiers veillent à réduire les «nuisances potentielles» que peuvent représenter les regroupements de travailleuses du sexe. Cette situation décuple les risques: personne ne peut s'inquiéter de l'absence prolongée, de la disparition d'une fille ni donner la description d'un client. Et il est hors de question de porter plainte à la police pour les travailleuses du sexe. «Souvent, on nous ridiculise, on nous dit que c'est normal. Personne ne veut nous croire», raconte Anne, une jeune prostituée de 24 ans. Les travailleuses du sexe ont alors développé des réflexes pour limiter

les dangers. «J'essaie toujours de trouver un coin discret, mais à la fois un endroit où quelqu'un peut m'entendre crier, si jamais ça tournait mal», explique Anne.

Toutefois, les résidants des quartiers chauds, s'ils sont assez tolérants, n'apprécient pas toujours que leur cour soit la scène de tels ébats. En fait, ce qui excède les citoyens, c'est plus que la seule présence des prostituées au coin de la rue, ce sont surtout les cris et bagarres, la sollicitation par des clients qui ne font pas la distinction entre les prostituées et une femme qui attend l'autobus, les seringues et les condoms que l'on trouve dans les parcs ou les ruelles.

«Les problèmes liés à la prostitution, comme la toxicomanie, causent des irritants chez la population. On discute avec les résidants et les commerçants pour savoir ce qui les dérange vraiment, explique Martyne Brisson de TANDEM. En général, ils sont assez tolérants. Mais, dans certains quartiers, la situation est parfois très difficile: il y a des propriétaires d'immeubles d'habitations qui nous disent qu'ils ont rien contre les filles, mais qu'ils sont incapables de louer leurs logements parce que c'est un fait notoire qu'il y a de la prostitution dans le quartier», raconte-t-elle.

Par ailleurs, les résidants des quartiers les plus touchés ont décidé de s'organiser: au cours des dernières années, des tables de concertation ont été créées dans ces quartiers, amenant de nombreux résidants à s'exprimer et à s'impliquer dans la recherche d'une solution. «On ne peut pas enrayer la prostitution. Il faut essayer de trouver la solution la moins mauvaise. La répression policière a démontré que ce n'était pas la bonne solution puisqu'elle ne faisait que déplacer le problème dans un autre quartier. Il faut trouver un moyen de diminuer les irritants pour la population», estime Mme Brisson.

Une approche sociale

Le 22 juin dernier, le *Comité montréalais sur la prostitution de rue et la prostitution des mineurs* déposait son rapport au Comité exécutif de la ville. Préconisant une approche basée sur la non judiciaire, un projet pilote visant la prostitution de rue sera mis sur pied dès le printemps prochain. Échelonné sur une période d'un an, il mettra en place un mécanisme paritaire de médiation de police et d'organismes socio-communautaires



Photo: J.-F. Leblanc

qui recevra et analysera les plaintes des citoyens relativement à la prostitution de rue. «Le processus est digne d'intérêt: c'est la première fois que les travailleuses du sexe siègent à la même table que les intervenants, qu'on écoute leurs revendications. Le rapport est un document de travail intéressant, mais nous avons certaines inquiétudes. Comment le projet sera-t-il mis en place? Sur le terrain, quelle sera l'attitude des policiers?», s'interroge Claire Thiboutot, coordonnatrice de l'organisme Stella.

Pierre Hamel, d'Alerte Centre-Sud, apporte également un bémol: «Dans l'ensemble, c'est un projet intéressant. Mais on a oublié d'inclure les travailleurs de rue, ce sont eux qui créent des contacts avec les prostituées. La confiance, ça ne s'improvise pas. L'équipe de policiers et d'intervenants socio-communautaires va devoir passer par eux», estime-t-il.

Actuellement, selon Claire Thiboutot, il n'y a pas de changement significatif dans le comportement des policiers. «Ils distribuent encore des contraventions aux filles pour des mégots de cigarettes jetés dans la rue ou encore pour avoir traversé, à pied, à un feu rouge. Ils disent intervenir à partir des plaintes qu'ils reçoivent, mais nous avons seulement les statistiques. On ne sait pas si c'est la même personne qui se plaint 25 fois», explique-t-elle.

Toutefois, si dans le rapport du Comité le consensus semblait clair entre les différentes instances, il en était tout autrement lors de la conférence de presse. «Le chef de police Michel Sarazin n'était pas très chaud à l'idée de la non judiciarisation dans le cadre du projet pilote. Selon lui, elle s'appliquerait seulement aux personnes qui veulent se sortir de la prostitution. Comment travailler avec le corps policier dans ces conditions? Nous nous dissociions complètement de cette façon d'envisager le projet», affirme Pierre Hamel.

Serge Bruneau, responsable du dossier de la prostitution à la Ville de Montréal est conscient des divergences d'opinions entre les différents acteurs, mais se dit optimiste quant au bon fonctionnement du projet pilote. «Je crois qu'il y a quand même une ouverture d'esprit, de part et d'autre. Le plus important, c'est de poursuivre le dialogue, il faut aller de l'avant», estime-t-il.

La prostitution légale au Canada?

À Vancouver, on a commencé à fichier les prostituées; on y retrouve également le nom d'une personne à joindre en cas d'accident. Claire Thiboutot et Pierre Hamel s'entendent pour dire qu'il s'agit là d'une forme de contrôle déguisé. La légalisation de la prostitution est-elle en vue? «Il est difficile de répondre à cette question. L'État va-t-il rentabiliser les vices des citoyens comme il l'a fait, dans le passé, pour le jeu? Ou va-t-il sonner la fin de la récréation, en cédant à la pression de la droite? Je ne saurais dire. Toutefois, le projet pilote de la Ville pourrait nous permettre de découvrir un *modus vivendi* dans la société, de trouver une façon de procéder qui va faire le consensus», conclut-il.



Qui sont les filles de joie?

CATHY BAZINET



Les stéréotypes concernant les prostituées sont tenaces. On associe souvent la fille de rue à la *junkie*, pauvre et vulgaire. La prostituée de luxe serait plus sophistiquée et nécessairement plus belle. Ces stéréotypes semblent avoir une influence sur les politiques socio-

juridiques, si l'on en croit Claire Thiboutot, coordonnatrice de *Stella*, le seul organisme voué à la défense des droits des travailleuses du sexe au Québec. «On est beaucoup plus tolérants et respectueux avec les escortes, particulièrement les étudiantes lors d'intervention policière», estime-t-elle. Anne, une étudiante déjà prise dans une opération policière, explique: «Les policiers étaient très gentils avec moi, voire paternels. Je n'avais pas de casier judiciaire, je suivais des cours à l'université... ils m'ont simplement donné une contravention».

Stella a aussi l'intention d'inscrire une revendication à la Marche des femmes de l'an 2000. «Nous voulons demander la décriminalisation et la déjudiciarisation de la prostitution. Mais, il y a certaines féministes qui ont peur de donner ainsi l'aval à l'industrie du sexe. Cependant, en général, on reconnaît la violence et la pauvreté, les conditions de travail dans lesquelles évoluent les prostituées», explique Claire Thiboutot.

Pour le Comité national d'action sur le statut de la femme, «les vraies causes de la prostitution sont d'ordre social et économique; le seul moyen de régler le problème est de changer l'ordre social et économique. Les femmes ne veulent pas vendre leur corps. La plupart du temps, celles qui se prostituent le font parce qu'on leur a enseigné que leur corps est un produit commercialisable et qu'elles pensent n'avoir rien d'autre à offrir.»

Selon la coordonnatrice de *Stella*, cette explication ne fait pas l'unanimité: «Dans la description victimisante des prostituées, les travailleuses du sexe ne se reconnaissent pas toutes. Le sexe peut être un choix. Elles aiment l'horaire flexible, être leur propre patron», estime-t-elle.

D'ailleurs, contrairement aux stéréotypes courants, les prostituées travaillent le plus souvent de manière autonome, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas sous la «protection» d'un proxénète. Le rapport de la SPCUM évalue à 20% le contrôle de la prostitution de rue par les proxénètes, et ce phénomène est principalement propre au secteur historique de la *Main*.

L'éducation populaire est le fer de lance de l'organisme Stella qui travaille d'ailleurs avec *L'Autre Montréal*, à une visite guidée ayant pour thème la prostitution à Montréal, de l'époque glorieuse du *Red Light* à nos jours qui sera lancée au début du mois de septembre.

Selon le Rapport du Comité montréalais sur la prostitution de rue

- La majorité des prostituées, soit entre 60% et 80% selon les études, sont des femmes. Elles sont généralement âgées de 18 à 24 ans, et on estime que 10% à 15% sont des mineures.

-Si la majorité des prostituées sont des femmes, on a noté une augmentation continue du nombre de travestis et de transsexuels. Gemme les estimait à environ 25 % en 1989, tandis que Sansfaçon (1994) rapportait que selon certains intervenants, ils compteraient maintenant jusqu'à 40% du total.

-Invitée à décrire leur milieu d'origine, la majorité indique provenir de milieux modestes, tandis qu'un bon tiers proviendrait de milieux pauvres et moins de 10% de milieux aisés.

- En ce qui concerne leur niveau de scolarité, environ les deux-tiers n'ont pas complété leurs études secondaires, tandis que le quart a commencé des études collégiales et/ou universitaires. Logiquement, elles ont peu d'expériences de travail autres celles que de la prostitution.

- Interrogées sur les motifs de leur prostitution, les trois-quarts disent l'avoir délibérément choisie, spécialement dans le but d'améliorer leur situation financière. Inversement, 10% disent y avoir été forcées ou contraintes.

- Selon le document de la SPCUM (1997) *Le phénomène de la prostitution sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*, le nombre de prostituées de rue serait de 400 à 500. L'organisme Stella a établi environ 2000 contacts l'année dernière. Des centaines de prostituées gravitent autour de Stella, entre 100 et 200 seraient des «régulières».

ASPECTS LÉGAUX

Se prostituer, en faire un métier ou l'exercer, n'est pas une activité criminelle. D'ailleurs, le fait de se livrer à la prostitution au Canada, ne l'a jamais été. Ce que vise le Code criminel, ce sont les activités liées à la prostitution qui permettent ou encouragent la pratique: son aspect institutionnel ou commercial (les maisons de débauche), la promotion de la prostitution et le proxénétisme et les nuisances publiques associées à la prostitution de rue.



Miss MEOW... ET LES GRIFFES DE L'AMOUR

GINA MAZEROLLE

CAMELOT AU CARRÉ ST-LOUIS
MÉTRO BERRI UOAM,
SORTIE ST-DENIS



Miss Meow est une ancienne *call-girl* de luxe qui s'est retirée du métier pour faire une vie normale et fonder une famille. Dix ans de métier dans le corps, c'est difficile! Une femme ne peut pas faire ça toute sa vie, au risque de faire une dépression sévère. Miss Meow nous raconte son expérience de l'univers de la prostitution.

«Si la fille est vite sur ses patins, elle va fréquenter des endroits où il y a de l'argent, comme le casino, car le cachet est plus important. Si la même fille se tient sur la rue Ontario, elle ne gagnera pas autant d'argent et pourtant, c'est bien la même! Un truc important, c'est d'être indépendante avec l'homme, ne pas poser de questions et le tour est joué, on peut tout avoir... en particulier si on est vêtue de cuir! »

Selon Miss Meow, le métier l'oblige à faire le contraire de ses convictions personnelles. «Je fais semblant que j'aime cela, je bouge et me lamente pour empocher l'argent plus vite, il faut souvent être une bonne comédienne! C'est comme les gens qui croient qu'une chatte en chaleur miaule de plaisir, alors qu'elle souffre le martyr parce que le pénis du chat, et c'est prouvé scientifiquement, a des griffes. Pendant que je faisais l'amour, moi, je pensais à ce que j'allais faire avec l'argent, en oubliant la douleur. Un cri peut exprimer de la douleur et non de la jouissance!»

L'amour ou l'argent?

«Je connais des femmes qui préfèrent laver des planchers à faire l'amour pour de l'argent. Une femme qui aime un homme fait l'amour gratuitement, car c'est dans sa nature. J'ai décidé d'arrêter parce que la spiritualité a gagné sur l'argent. Peut-être qu'un jour, je recommencerai si j'ai vraiment besoin d'argent. C'est comme avoir une deuxième personnalité, et il serait facile pour moi de reprendre mon rôle de Miss Meow, mais pour l'instant, je ne manque de rien. Je crois que l'homme sera l'éternel pourvoyeur mais, parfois, je pense qu'il devrait porter sa capote sur la tête et non sur le pénis!»

Parcours d'une escorte

UNE VOLUPTUEUSE TRAVAILLEUSE DU SEXE... AUTONOME!

PIERRE DEMERS

L'Itinéraire a rencontré Roxanne la Gitane - son pseudonyme de trottoir - dans un *fast food*. En échange d'un snack et d'un paquet de cigarettes, elle nous raconte sa vie.

Roxanne ne demeure pas loin. Elle a les yeux et les cheveux noirs, la peau basanée et... 40 1/2 de poitrine qu'elle expose résolument en cette journée de canicule. Elle est grassouillette, comme elle dit, et porte assez bien ses 33 ans. Elle fait partie d'une catégorie d'escortes moins en demande que les grandes blondes minces tout en jambes. Elle a déjà travaillé un certain temps pour une agence spécialisée dans son type de taille. Puis, elle a laissé tomber pour partir à son compte. Elle se croyait plus en mesure de mieux cibler sa clientèle.

Ses débuts dans le métier

«La première fois que j'ai décidé d'être escorte et de coucher, c'était il y a six ans. Je connaissais un chauffeur d'escorte et il m'a amenée dans un party à la campagne chez le patron de l'agence qui m'a offert de travailler pour lui. Je lui ai dit que j'y repenserais. Deux semaines plus tard, je lui ai téléphoné. Un coup de tête, comme ça. Au début, j'avais besoin d'une couple de bières pour m'exécuter. Au fil du temps j'en suis venue à travailler *straight*.»

Roxanne la Gitane travaille comme escorte, non comme prostituée dans la rue. Elle veut qu'on sache faire la différence entre les deux. «Je ne me suis jamais loué un coin de trottoir pour un petit 20 \$. C'est pas mon genre de coucher dans une piquerie minable et d'avoir

peur du client chaque fois que je monte l'escalier.»

Mais comme escorte d'agence, les intermédiaires sont nombreux à profiter de l'investissement du client qui paie en moyenne 200\$. Il faut payer l'hôtel, la commission du chauffeur, celle du réceptionniste et celle de l'agence. Après quelques mois, elle se rend compte que ce n'est pas très payant de travailler pour les autres. Après tout, c'est elle l'escorte. Elle décide donc de travailler seule, chez elle.

Il semble d'ailleurs que la tendance soit au travail autonome dans ce métier. Les agences ont de plus en plus de difficulté à lutter contre ce courant dominant. Les filles s'annoncent dans les journaux et fonctionnent par leurs propres moyens. À tel point que, récemment, une réunion des agences d'escortes a eu lieu dans un hôtel à Montréal pour discuter de la situation et tenter d'uniformiser le prix des escortes qui dégringole à vue d'oeil.

Pour partir à son compte, Roxanne s'est payée une annonce à 22\$ dans *La Presse*. Avec ses deux lignes bien tassées et son numéro de téléphone au bout, elle peut compter sur deux semaines d'achalandage. Le lendemain de la parution, sa ligne de travail à domicile sonne continuellement de 8 heures à 23 heures. À certains moments, elle doit décrocher le combiné pour se reposer les oreilles et la tête.

Rendez-vous au coin de la rue

Au téléphone, Roxanne donne sa description physique et précise ce qu'elle peut faire ou ne peut pas faire, de même que son tarif - 60 \$ la demi-heure, 90 \$ l'heure. Si c'est plus long, c'est négociable. Ensuite, elle donne rendez-vous à son futur client à un coin de rue pas très loin de chez elle, d'où elle peut l'observer de sa fenêtre. Puis elle lui donne son adresse et il se présente chez elle.

Elle n'embrasse pas...

Roxanne n'embrasse pas. Elle ne fait pas de trip à trois, ne couche pas avec des transsexuels ou des lesbiennes. Elle peut faire de la domination douce et un peu forte, mais pas trop. Elle ne se laisse pas sodomiser. Elle ne se laisse pas caresser le bas du corps, comme elle dit. Sa grande spécialité : «la branlette espagnole» ou si vous préférez la masturbation entre ses seins volumineux. Les hommes ont un faible pour



ce genre de voltige sexuelle, semble-t-il.

Elle préfère travailler à domicile. Elle trouve que le danger de rencontrer des clients violents en est réduit d'autant. Dans un appartement privé, les clients se permettent moins de libertés. Ses bonnes journées lui permettent de rencontrer de cinq à sept hommes. C'est un chiffre d'affaires respectable. Mais un tel rythme de croisière n'est pas quotidien.

Qui sont ses clients habituels ? Ils appartiennent à toutes les classes sociales, mais ce sont souvent des maris frustrés sexuellement, selon elle. Beaucoup d'hommes d'affaires, des politiciens, des vedettes de la télé parfois, des commis voyageurs ou des touristes de passage à Montréal.

Elle a quelques clients réguliers qui rapportent davantage. Comme son «Père Noël» de Vancouver qui travaille comme fonctionnaire à travers le monde. Quand il arrive à Montréal, il loue une suite dans un chic hôtel et passe la nuit avec elle, une fois ses réunions terminées. Il la paye 500 \$ la nuit. Parfois, il reste deux ou trois jours en ville. «Il y a une certaine complicité entre nous. Je lui apporte le vrai monde. Il a une femme et des enfants. Mais avec moi c'est pas pareil. Je suis sa bohémienne. Je le vois quelques fois par année. J'ai hâte chaque fois.»

La vie privée d'une escorte

«J'ai déjà vécu avec un chum et deux autres colocos dans le Plateau. J'étais escorte dans une agence à ce moment-là. Malheureusement, mon chum était alcoolique. Je le faisais boire en plus de faire vivre tout le monde avec ma paye, sans oublier les quatre chats. C'est difficile de trouver un chum qui accepte le métier que je fais. J'aimerais avoir des enfants. Il me reste encore quelques années pour y penser. J'ai un nouveau chum en ce moment et j'espère que ça va marcher. On espère toujours que ce sera le bon.»

Plus d'autonomie et... d'Internet.

«J'aimerais pouvoir recruter sur Internet. Maintenant les filles s'annoncent par le courrier électronique ou sur leur site. Elles vont chercher des hommes partout à travers le monde. Les Asiatiques aiment bien mon style de fille. Les Chinoises n'ont rien sur les os. Les grosses filles marchent bien auprès des hommes d'affaires chinois et japonais qui envahissent la planète.»

Pour le moment, Roxanne la Gitane se cherche un appartement plus grand et mieux situé. Elle est en période de réflexion. Mais elle semble avoir confiance en son étoile et à son 40 1/2 de poitrine.



Prostituée rue Ontario

EN ATTENDANT LA POÉSIE...

PIERRE DEMERS

Samantha a 20 ans. Ontarienne unilingue anglophone, elle fait le trottoir rue Ontario depuis un an. Avant elle travaillait comme escorte et prostituée à Toronto.

Elle garde ses verres fumés un peu trop grands pour son visage. Elle a un petit anneau à travers la lèvre supérieure. Elle est grande et plutôt filiforme. Sourit occasionnellement, comme par accident.

Je lui demande si la barrière des langues ne l'empêche pas d'exercer son travail de prostituée sur Ontario.

« Non, pas du tout. J'utilise deux ou trois mots avec les clients qui sont en majorité francophones. Des mots ou des expressions-clé, «un complet» c'est à dire le sexe ou «une suce» ça veut dire la *blow job*. Le reste, c'est simple. Ils veulent savoir combien ça coûte. Moi, c'est 100\$ pour un complet et 40\$ pour une suce. On va à l'hôtel ou on reste dans le char.»

De tous les métiers, la prostitution est sans doute l'un de ceux qui exige le moins de vocabulaire de base. Samantha l'admet spontanément. Elle ne parle pas beaucoup avec les hommes qu'elle rencontre. Ses contacts sont brefs. Dans la majorité des cas, elle passe rarement plus de 30 minutes avec un client.

Est-ce dangereux de faire le trottoir rue Ontario ? Il semble que oui, surtout pour une jeune fille comme elle. Elle ne porte pas d'arme, mais avoue avoir les yeux tout le tour de la tête. Elle est constamment aux aguets. La nuit, elle a souvent peur. Elle préfère de loin faire le trottoir le jour.

«Je ne monte jamais dans une voiture avec plus d'une personne. Si le gars est en boisson ou s'il sacre, je ne monte pas. Je fais attention. Dans le fond, je suis une jeune prostituée *straight* sur le plan du sexe et sur le plan du style de vie aussi.»

Je lui demande si elle va faire ce métier encore longtemps. Si elle désire autre chose dans la vie que de rencontrer n'importe qui dans une camionnette pour le temps d'une suce, comme elle dit.

« Je ne sais pas si je vais continuer à faire le trottoir encore longtemps. J'ai la paix rue Ontario. J'aime le coin où je travaille. Je suis isolée de tout et de tous. À des milles de Toronto, dans une langue qui n'est même pas la mienne. Ce n'est pas un chum que je cherche. Je ne veux rien savoir des hommes. Je voudrais faire de la musique, écrire des poèmes quand je ne pourrai plus faire ce que je fais présentement. »

Avant de la quitter je lui ai demandé de m'écrire quelque chose pour le journal. Elle l'a fait en anglais, sa langue maternelle. Le voici. J'en ai fait une traduction approximative. Merci Samantha. Take care.

Samantha
Once again
All alone perched
upon my throne of stone
The fright of night has just begun
One after another
The lights pass me by
Will they stop and say Hi
This might be my last time

Samantha
Encore une fois
Toute seule perchée sur mon trône de pierre
La peur de la nuit vient de commencer
Une après l'autre
Les lumières passent à côté de moi
Ça pourrait être
Ma dernière fois.

Travestis et transsexuels prostitués

CHANGEMENTS DE SEXE!

REBECCA STACEY

Au premier coup d'oeil, ils ont l'air d'une femme. Dans certains cas, des clients prennent du temps avant de s'apercevoir qu'il s'agit d'un travesti. On les retrouve dans les bars «spécialisés» ou sur la rue Ontario. Ces mystérieuses «filles» n'ont souvent que ce travail pour assurer, tant bien que mal, leur subsistance, car personne ne veut les embaucher. L'itinéraire a rencontré Mlle XXX, transsexuelle de 28 ans, et Catherine, travestie de 21 ans.

Pourquoi la prostitution?

Mlle XXX: D'abord j'aime le sexe. C'est beaucoup plus payant et ça procure plus de liberté qu'un job au salaire minimum qui ne te permet pas de payer les coûts d'une transition: hormones, électrolyse, etc. J'ai commencé à me prostituer vers 10 ans jusqu'à 17 ans, en gars. Ensuite, j'ai commencé à vivre en femme deux jours par semaine pour graduellement être plus souvent en femme qu'en homme. Je me sens vraiment une femme en-dedans de moi. Je m'arrange et me comporte en belle femme. Très féminine au style classique, je travaille exclusivement dans les bars. Assise, à la fois aguichante et indépendante, j'attends que le client vienne à moi. Il faut que le client travaille pour m'avoir, que je devienne un mystère pour lui. Je choisis mes clients, le condom est obligatoire ainsi que les gants de latex (médicaux) pour les jeux spéciaux. Je fais deux à trois clients par soirée et je ne fais rien en bas de 80\$. Advenant que l'homme me plaise vraiment, je peux réduire peut-être mon tarif, mais je ne fais rien pour rien ou en échange de drogue.

Catherine: Ça a commencé à l'hiver 98. Un de mes amis qui faisait ça m'a amenée avec lui pour essayer. J'ai aimé ça. Il faut dire que je suis très

chaude et que j'adore le sexe. En plus du sexe facile, j'ai réalisé que c'était de l'argent vite fait, ce que je n'avais pas beaucoup à l'époque. Vivant les deux personnalités, je me questionne beaucoup, mais je m'aime et me sens mieux en fille qu'en gars. Je ne travaille pas tellement souvent car j'ai un emploi régulier. C'est donc pour le sexe avec, autant que possible, des clients choisis, pour me payer de petits extras. C'est jamais pareil. Sur la rue, c'est moi qui me mets à la vue du client pour qu'il vienne vers moi. Tout se fait vite et à bord de son véhicule. Dans les bars remplis de monde, je demeure à ma place et j'attends.

Est-ce que la drogue va avec le travail?

Mlle XXX: Oui, mais les raisons sont différentes d'une fille à l'autre. Pour certaines, c'est pour faciliter ce qu'elles ont à faire, d'autres c'est pour oublier ce qu'elles font. Moi, c'est pour me donner du feeling sexuel, des stimulations. Je me drogue du matin au soir. Du *pot* jusqu'à l'heure du souper environ. En soirée, c'est de la *coke* pour me donner le goût du sexe plus fort. Je reste bien terre à terre et lucide cependant et je ne consomme jamais la drogue offerte par un client. Je ne sais pas d'où ça vient et si c'est «safe».

Catherine: Non, je travaille sobre. Je ne veux pas devenir vulnérable aux risques inutiles.

Quel est le type de clients que vous rencontrez et leurs demandes sexuelles?

Mlle XXX: C'est en partie des hommes mariés de plus de 40 ans, qui n'obtiennent pas ce qu'ils veulent de leurs femmes, comme le sexe oral. Bien entendu, il y a les goûts particuliers et ça j'en aurais pour des heures à raconter. Par contre, ce sont ceux qui paient le mieux. Je pense à cet homme d'affaires, qui m'enmène comme escorte pour une sortie au restaurant haut de gamme, à 250\$ l'heure, sans sexe.

Il y a celui qui me demande de l'attacher nu, bras et jambes écartés et de le fouetter légèrement, mais constamment. Il y a ceux qui veulent des jeux de rôles, par exemple, avec une copine, qui fait la tante et éveille la sexualité du p'tit garçon de 11 ans, le client de 54 ans devant moi, qui joue le



rôle de la mère qui regarde. Pour un autre client, je fais la maîtresse d'école de 20 ans. Ma copine est la jeune élève de 13 ans à qui je dois donner une correction sur les fesses, petite jupe relevée et tout. Le client ne fait que regarder, sans se déshabiller, ni demander de sexe.

Catherine: Je préfère me tenir dans les bars où les hommes savent à quel genre de filles ils ont affaire, comme au Cléopâtre par exemple. Je rencontre des hommes de tous genres et de tous âges. Mes préférés sont de styles danseurs, sportifs, musclés et, bien sûr, ceux qui ne sont pas longs à faire.

Avez-vous déjà eu des problèmes avec la police ou été victime de violence venant de clients?

Mlle Mystère: Non et c'est un avantage de travailler dans les bars tout en prenant mon temps à me faire cruiser. Pour la violence, oui ç'a m'est arrivé une fois. Dans un motel à Longueuil où un client m'avait emmenée. À l'intérieur de la chambre, il y avait trois autres hommes présents. Soudain, ils se sont mis à me battre, puis à me brûler avec des cigarettes, pour ensuite me violer et reprendre mon argent sous la menace d'un pistolet. Je n'ai jamais eu si peur de ma vie.

Catherine: Jusqu'à date, j'ai été chanceuse. Je n'ai jamais eu affaire à la police ni à aucun client agressif.

Avez-vous vécu des situations insolites?

Mlle Mystère: Drôles oui, mais qui rendent très mal à l'aise en même temps. J'ai eu ce client qui voulait que je le menotte à son lit pendant 24 heures. Peu de temps après, j'ai consommé de la drogue et je me suis tellement «gelée», que je l'ai oublié durant 72 heures.

À une autre occasion, un homme m'avait emmenée à sa chambre d'hôtel en me payant à l'avance 200\$, plus champagne et caviar. Le bonhomme s'est endormi sur le lit. J'ai passé une bonne heure à essayer de le réveiller, rien à faire. Inquiète, je suis restée là à ne pas savoir quoi faire. Durant un certain temps, j'ai regardé la télévision en mangeant le caviar et buvant le champagne.

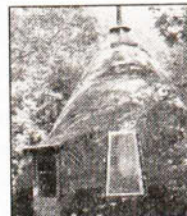
Une autre fois dans une automobile, le client voulait que je porte une perruque aux cheveux très longs, bouclés. Sans savoir comment, des bouts de cheveux sont demeurés pris dans la clenche de la porte et lorsque que je me suis penchée pour lui faire une pipe, la perruque est restée accrochée après la porte. Pendant que je lui faisais plaisir, j'essayais de décrocher la perruque et de me la replacer sur la tête.

Catherine: Bien sûr, même si ce n'est pas toujours drôle sur le coup. Un soir, j'ai fait un spécial, en me retrouvant avec le père et le fils en même temps en chambre d'hôtel. Le père était très en état d'ébriété, au point de s'endormir. Ayant commencé le sexe avec le fils, nous avons dû nous arrêter parce que le père ronflait trop. Un autre soir encore dans un hôtel de passe, la porte s'est ouverte, comme ça, tout d'un coup, et ne voulait plus se refermer.



camping sauvage

Venez vivre dès aujourd'hui une expérience des plus extraordinaires.



Venez découvrir le camping sauvage en pleine forêt et ses habitations amérindiennes.

**EH OUI! IL EST POSSIBLE DE DORMIR
DANS UN TIPI OU UN WIGWAM!**

Profitez d'une atmosphère de tranquillité,
de détente et de divertissement.

À prix très compétitif, on vous attends.

Pour réservation et information

(819) 478-3810

JARDIN FORESTIER

775, chemin Fraser
Melbourne (Québec)

Un Foyer pour toi

**Centre de désintoxication
pour alcooliques et toxicomanes.**

**Ouvert 24 heures par jour,
7 jours par semaine.**

Tu te sens seul, tu souffres, tu as mal, ta vie n'est plus que peurs, dis-toi qu'aujourd'hui le soleil brillera pour toi, si tu as le courage de lui demander qu'il prenne ta main et te guide dans la tempête de ta vie

**1600, Côte Terrebonne, Terrebonne
(Québec) J6Y 1G8**

(450) 964-7077



Prostitution masculine

MIGNONS SUR RUE

CARL BERNIER-GENEST

Collaboration spéciale

Il y a vingt ans, on découvrait en première page d'un quotidien que la prostitution juvénile touchait 5 000 garçons à Montréal. Rapidement, la police avait réagi en affirmant que la réalité était plus près d'une soixantaine de jeunes... Cela en dit long sur notre prise de conscience du phénomène.

«Cinq mille, c'est exagéré, mais selon certains organismes, il y aurait actuellement une intensification de la prostitution juvénile au centre-ville», affirme Serge Bruneau, responsable du dossier de la prostitution pour la ville de Montréal. Personne n'ose plus mettre de chiffres sur cette problématique, mais elle touche sûrement plusieurs centaines de garçons «qui ne font pas tous de la prostitution de rue», ajoute Jacques Moïse, du Projet d'Intervention auprès des Mineurs Prostitués (PIaMP).

Que ce soit comme danseurs, masseurs, escortes ou acteurs pornos, les jeunes de 13 à 18 ans sont nombreux dans l'industrie du sexe. Certains y sont par choix, d'autres par dépit. Mais même pour ceux qui en font leur métier, c'est loin d'être facile.

Marc, un jeune de 22 ans qui se prostitue depuis six ans, l'a compris dernièrement. Il n'avait jamais touché aux drogues dures, mais un soir qu'il était fatigué, l'agence d'escorte qui l'embauchait lui a offert gratuitement de l'héroïne pour lui donner un high... Le petit manège s'est répété et Marc est devenu «accro». Le jeune homme cherche maintenant désespérément à s'en sortir.

Prendre sa retraite

Les dangers de la prostitution sont nombreux: drogues, maladies, marginalisation... Mais le plus dur, c'est d'en sortir. «L'être humain qui souffre là-dedans choisit souvent d'y rester parce qu'il a trop peur de ce qui arrivera après», raconte Jacques Moïse. Il n'est pas évident, par exemple, de se faire un c.v. après quelques années de prostitution!

Le PIaMP offre des services de dépannage alimentaire, de médiation et d'accompagnement en cour, en plus d'un contact personnalisé. Il faut noter que l'organisme est en réorganisation. Le PIaMP a fermé son *drop in* parce qu'il ne rejoignait plus les jeunes prostitués et tente actuellement de mieux cerner les nouveaux besoins de ces garçons. Selon Jacques Moïse, tout a changé depuis la généralisation de l'utilisation du téléphone cellulaire et d'Internet.

Le Projet Prostitution Masculine de l'organisme Séro-Zéro est le deuxième service spécialisé pour les jeunes prostitués. Principalement actif auprès des jeunes de moins de 25 ans qui travaillent dans la rue, le Projet rencontre entre 250 et 300 garçons par année, dont une trentaine de mineurs. Steve Thibeault, travailleur de rue responsable du Projet, raconte: «Séro-Zéro est un organisme de prévention du VIH/sida, c'est donc aussi un de nos mandats importants. On offre des condoms et du lubrifiant gratuitement et on fait de l'éducation. Ces

jeunes ont de bonnes connaissances, mais ce n'est pas toujours suffisant.» Le Projet fait également du travail sur l'estime de soi des jeunes en les initiant à divers médiums artistiques. En mai dernier, les *Foufounes Électriques* exposaient certaines photos produites par des garçons en contact avec le Projet. Actuellement, Steve Thibeault travaille à un projet de recueil de textes écrits par de jeunes prostitués.



Jean-F. Leblanc (Agence Stock Photo)

Peu de ressources

Le PIaMP et le Projet Prostitution Masculine sont les seuls organismes spécialisés dans l'aide aux prostitués mineurs. La seule autre personne à aider ces garçons, c'est Yves Côté, l'intervenant en pastorale sociale de l'Église Saint-Pierre-Apôtre. Il rencontre régulièrement des jeunes à son bureau pour les écouter, ou simplement fraterniser autour d'un café. «Je les dirige vers les organismes appropriés quand ils ont des besoins particuliers, comme lorsqu'ils veulent quitter le métier. Il y en a qui pensent qu'il ne sont bons que pour la prostitution!»

C'est bien peu de ressources d'aide pour des centaines de garçons qui vivent des réalités parfois très différentes. Entre le jeune qui habite chez ses parents et qui se prostitue pour arrondir ses fins de mois et celui qui vit presque dans la rue et consomme de la drogue, il y a tout un monde!

Au Projet Prostitution Masculine, on aimerait qu'il y ait plus de travailleurs de rue. Au PIaMP on croit plutôt que c'est le manque d'écoute sans préjugés des besoins du jeune qui pose un problème. Jacques Moïse explique: «La prostitution, ça peut être un mode de communication... Quand on travaille à sortir le jeune de la prostitution, qui nous dit qu'après il ne déprimera pas, seul? Si on le sort de son milieu de vie et qu'après il va se suicider, on a aidé qui?»

En attendant que d'autres organismes offrent des services à ces garçons, le YMCA centre-ville et des partenaires tenteront cet été de réduire le recrutement de nouveaux prostitués. Les jeunes qui arrivent des régions à la Station Centrale (terminus Voyageur) sont particulièrement vulnérables puisqu'ils sont souvent sans ressources. On y tiendra donc un kiosque d'information à leur intention, mais aussi de tout autre voyageur dans le besoin.

Au moment d'écrire ces lignes, ce projet, *Premier Arrêt*, attendait l'octroi d'une subvention pour commencer à travailler. Comme quoi, quand on parle de prostitution, tout tourne toujours autour de l'argent!

**PIaMP: 284-1267 Projet Prostitution Masculine: 521-7778
Yves Côté: 524-3791 YMCA Centre-ville: 849-8393**

La prostitution dans la littérature québécoise

CACHEZ CE MÉTIER QUE JE NE SAURAI LIRE!

PIERRE DEMERS

Les personnages de prostitué femme ou homme sont fort peu nombreux dans la littérature d'ici, tous siècles confondus. C'est la première constatation qui s'impose quand on consulte quelques spécialistes.

Comme si le sujet avait été censuré autant en fiction qu'en réalité dans notre société. Classé dans la catégorie «interdit» ou «tabou».

Aurélien Boivin dirige le *Dictionnaire des oeuvres littéraires québécoises* à l'Université Laval depuis dix ans. Il a presque tout lu de ce qui se publie au Québec depuis le XIXe siècle. Il est particulièrement bien documenté sur les romans et les ouvrages de fiction. Selon lui, on peut compter sur les doigts d'une seule main les quelques prostituées qui font acte de présence dans notre monde littéraire.

«La prostituée est un accident de parcours dans notre littérature, souligne-t-il, autant dans la période moderne qu'aux XIXe et XXe siècles. Comme la sexualité, le sujet est tabou alors que, dans la littérature française, des auteurs de renom comme Guy de Maupassant en ont fait le sujet principal de leur roman, notamment *La Maison Tellier*, ou encore Émile Zola qui décrit longuement la vie quotidienne des prostituées dans *Nana*. Ici, aucun personnage principal de roman n'exerce ce métier.»

Tout ce qu'on peut trouver ici ce sont, à l'occasion, des témoignages de prostituées dans des ouvrages documentaires plus ou moins sociologiques. Un peu comme les témoignages de criminels ou de prisonniers fraîchement sortis de Bordeaux ou de Pinel.

Amélie Boivin nous signale même un beau cas de censure d'un ouvrage de Louis Hémon qui s'était fait connaître au Québec en 1920 avec *Maria Chapdelaine*. Ce même auteur avait écrit en Angleterre en 1909 *Monsieur Ripois* et la *Némésis* qui racontait le concubinage d'un homme âgé avec une prostituée à Londres. Pour ne pas ternir la réputation de l'auteur de *Maria*



Louis Hémon, l'auteur de Maria Chapdelaine, a déjà été censuré pour avoir mis en scène un personnage de prostituée dans un de ses romans.

Chapdelaine, roman tout de même pudique, la maison d'édition Grasset a retenu la publication de *Monsieur Ripois* en France et au Québec jusqu'en ... 1950. Faut le faire.

Un autre spécialiste de la littérature québécoise, Laurent Mailhot auteur d'un *Que sais-je?* sur la littérature d'ici, nous a indiqué que certains genres littéraires sont plus riches en personnages de prostituée que d'autres dans la période contemporaine.

«Dans le théâtre québécois on trouve quelques cas de prostitués mâles ou femelles tourmentés et presque toujours tragiques, par exemple dans *Being at home with Claude* de R. Daniel Dubois, que Jean Beaudin a transposé au cinéma, dans *Provincetown playhouse* de Normand Charette et dans certaines pièces de Michel Tremblay, qui demeure la référence du genre. Mais il ne faut pas se méprendre, la majorité des personnages tourmentés de Tremblay sont des travestis ou des homosexuels qui se sentent incompris. Ils sont des exhibitionnistes bien souvent mais rarement des prostitués en exercice.»

Et toujours selon Laurent Mailhot, il faut regarder du côté de la poésie, par

exemple, pour y trouver davantage de références à la prostitution. Certains poètes ont fait l'éloge, avec beaucoup de sensibilité, de filles et de garçons qui font le trottoir. Parmi les chantes importants de la prostitution sous tous ses angles mentionnons André Roy, Denis Vanier, Josée Yvon et Jean-Paul Daoust.

«Des auteurs, souvent à mots couverts, évoquent parfois des liens avec des prostituées. Dans le *Journal de Saint-Denis Garneau* c'est le cas, mais toujours très discrètement. Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, le collège est comparé parfois à un bordel. Le personnage de l'Amérindienne prostituée est évoqué dans le *Survenant* de Germaine Guèvremont, et certains membres de l'élite de Québec dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron fréquentent parfois les prostituées», selon Geneviève Tringali, chercheuse au Département d'études françaises de l'Université de Montréal.

Un autre historien de la littérature d'ici, Réginald Hamel, s'est intéressé au phénomène de la censure au Québec et plus particulièrement dans les écrits et les lectures populaires. Il a même contribué à une édition québécoise des *120 jours de Sodome* du Marquis de Sade aux éditions Ariès au début des années 70. Des auteurs comme Sade qui font l'éloge de la prostituée ont été longtemps interdits dans nos librairies publiques et scolaires.

«Le clergé se faisait un devoir de censurer toute cette littérature qui évoquait la prostitution des femmes et des hommes. Un autre ouvrage plus ou moins érotique circulait sous le couvert dans les années 60 au Québec, *L'amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence. Longtemps ce livre sur une courtisane dévergondée a servi de livre d'initiation sexuelle aux jeunes générations de collégiens québécois.»

En somme, la prostitution autant dans notre littérature que dans la société d'ici a toujours été considérée comme un mal nécessaire qu'on avait davantage à dissimuler derrière les préjugés entretenus par une éducation religieuse tenace et indélébile.

GUERRE ET SEXE AVEC LES PROSTITUÉES

DE VOTRE ENVOYÉ « Spatial K »

offensée lorsqu'on les compare à ces dernières. Elles se permettent même de les traiter de putes. Vraiment dégueulasse!

Alain Coulombe alias Alcatraz

Le prix citron me revient d'emblée. En effet, je me suis encore fait avoir par une prostituée que j'estime beaucoup, en qui j'ai toujours eu confiance et qui me le rend bien. Étant malade de *smack*, elle m'a demandé de lui laisser l'argent pour pouvoir aller chercher son héroïne (*smack*). Je l'ai fait sans hésiter, car sans être adepte de cette substance, je connais assez bien la problématique, non pour l'avoir vécu moi-même, mais surtout pour avoir vu plusieurs prostituées souffrir intensément quand elles sont en manque et que j'hébergeais à l'occasion pour les dépanner. Ça me rend malade de ne point pouvoir les aider vraiment sauf qu'en leur donnant l'argent nécessaire, je leur permet de souffrir moins longtemps. Mais ça me rend encore plus malade de rester sur mon appétit alors qu'elles ont allumé mes désirs, au plus haut point.



Alcatraz

Tes désirs sont des ordres

Quand je conclus une entente avec une prostituée, je lui exprime clairement mes désirs, ils sont rarement satisfaits. Je contente leurs désirs, les traite humainement malgré qu'elles m'en passent *des petites vites* et plus ça va, plus je suis déçu; en général, mes désirs sont rarement exaucés comme entendu au départ. Non seulement, je me fais souvent arnaquer, je me fais souvent voler. Je suis quand elles me racontent les mauvais sévices que certains leur ont fait subir, mais plus ça va, plus je suis porté à croire qu'elles le méritent parfois. J'ai hâte que le gouvernement légalise cette activité afin que ce soit plus *clean* et que les organismes comme *Stella* qui militent pour les droits des prostituées avec leurs listes de mauvais clients fassent de même pour les profiteuses.

VIH et prostitution de rue

Malgré que ce soit d'elles que j'ai pris le VIH, je les aime bien. Pour moi, ce sont des femmes comme les autres. Je les considère comme des soeurs. La plupart des prostituées du Centre-Sud sont elles aussi atteintes du virus. Je me sens donc plus à l'aise avec elles qu'avec les femmes dites normales qui plus souvent qu'autrement ont des préjugés défavorables à mon égard. Avec elles, je n'ai pas besoin de mettre de condoms en général, donc des sensations plus fortes.

VIH et femmes normales

Depuis que je suis sidéen, je suis chagriné parce que les femmes normales aspirant à la maternité et s'amourachant de moi me rejettent du revers de la main dès qu'elles apprennent que j'ai ma maladie. Tout à fait normal, j'en conviens. Celles qui ne veulent pas d'enfants *freakent* plutôt sur le fait que je n'en ai plus pour longtemps à vivre et n'osent donc pas s'aventurer dans une relation sans avenir. Donc, je n'ai vraiment d'autres choix que de satisfaire mes besoins de mâle en compagnie des prostituées de rue, car je n'ai pas les moyens de me payer des services d'escortes beaucoup plus onéreux.

Prostitution déguisée

Plusieurs femmes profitent des occasions quand celles-ci en valent la chandelle. Ainsi, elles se font payer la traite toute une soirée et paient ensuite en nature, comme elles disent si bien. D'autres sont mariées et privent leur époux de son *nanan* si celui-ci ne les gâte pas monétairement. Pourtant, elles ne se considèrent pas prostituées, allant même jusqu'à jouer à la vierge

partenariat
Zéro!

AS-TU BIEN DORMI?

dans la rue les questions
ne sont jamais simples

Le Refuge des Jeunes
une réponse à l'itinérance

Aidez-nous à les aider : (514) 849-4221

four après four depuis 10 ans

La Chorale de l'Accueil Bonneau à New York

Ni succès ni échec, mais un pas en avant

PIERRE HAMEL

En mai dernier, la chorale de l'Accueil Bonneau s'est rendue à New York afin de donner un concert à l'ONU et d'aider à la formation d'un chœur de sans-abri. Mais les Américains ont fait la sourde oreille au message d'espoir de la chorale. Le concert à l'ONU a attiré peu de monde et n'a suscité que deux entrefilets dans la presse. Le seul réseau CNN avait dépêché un cameraman pour la circonstance. Mais les gars ont repris le bâton du pèlerin et sont sortis grandis de cette expérience.

«Il y a deux points positifs à souligner. Pour toute la durée du séjour new-yorkais, les gars ont fait preuve de discipline. Par exemple, aucune goutte d'alcool n'a coulé pendant le voyage. Les liens de complicité et de solidarité se sont resserrés. Ça va beaucoup aider pour l'avenir. S'il arrive d'autres épreuves, les gars vont être mieux outillés pour surmonter les difficultés», affirme d'emblée le directeur artistique de la chorale de l'Accueil Bonneau, Pierre Anthian.

Ville fantôme

Ni la *United Homeless Organization*, ni le *Streetnews* (équivalent new-yorkais de *L'Itinéraire*), des organismes d'aide aux démunis, n'ont répondu à l'invitation de la Chorale. Les sans-abri de la métropole étaient, eux aussi, introuvables. En une semaine, Pierre Anthian n'en a rencontré que trois ou quatre. «Les autorités ont nettoyé la ville. Elles ont décidé de régler le problème en chassant les sans-abri!»

Les choristes n'ont pu se produire dans le métro, soi-disant à cause de l'exiguïté des couloirs. À plusieurs endroits, on leur a interdit de passer le chapeau et de vendre leur plus récent album *Homeless*. Mais, il y a quand même eu de bons moments. Pierre Anthian s'est réjoui de l'accueil de la Délégation du Québec. «Quand nous étions un peu découragés par la tournure des événements, ces gens ont été réceptifs et hospitaliers.»

Créativité

La chorale de l'Accueil Bonneau retournera-t-elle à New York? Participera-t-elle à la «Saison du Québec» en 2001, ce festival de la créativité dans les arts, le design et la technologie? Nos bardes itinérants ne ménagent jamais les efforts pour promouvoir la dignité, surtout celle des plus démunis. Pendant longtemps encore, ils resteront les meilleurs ambassadeurs de l'espoir.

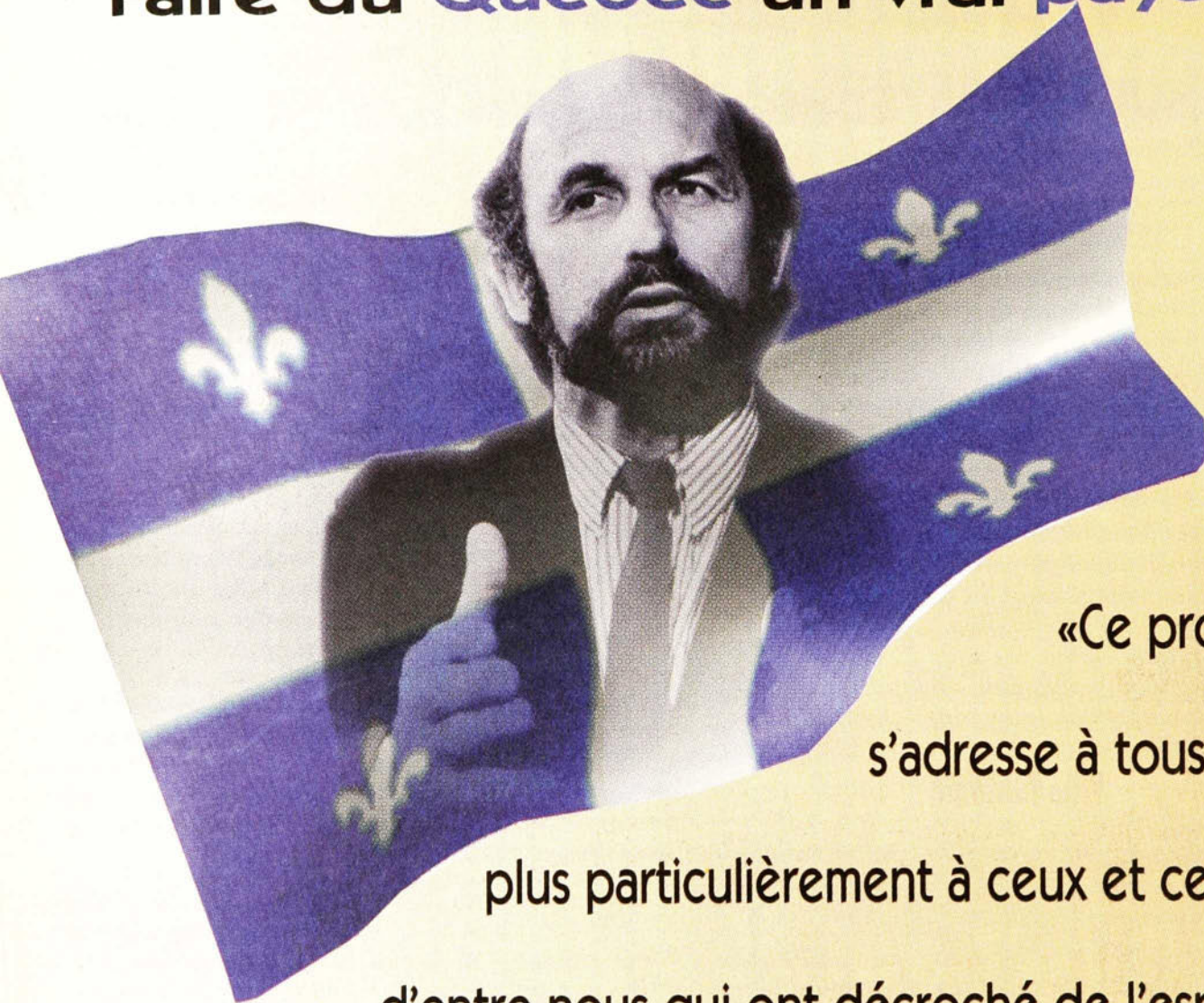
Cinéma-vérité

À peine rentrée de New York, la chorale de l'Accueil Bonneau a participé, le 27 mai dernier au Cinéma Impérial, au lancement d'*Enfants de chœur*. Produit par Paul Lapointe et réalisé par Magnus Isacsson, le documentaire relate l'histoire des choristes depuis plus de deux ans. Il a aussi été diffusé à la SRC, aux Beaux Dimanches, le 6 juin dernier.

Cinéaste engagé, Magnus Isacsson a aussi réalisé *Power/Tension*, sur la lutte des Cris contre le projet Grande-Baleine et d'autres productions relevant du journalisme d'enquête.



Faire du Québec un vrai pays



«Ce projet
s'adresse à tous et,
plus particulièrement à ceux et celles
d'entre nous qui ont décroché de l'espoir
et qui, en voyant le pays se lever, se libèrent avec lui et
contribuent à raffermir un pays qui aura
bien besoin de tous ses enfants.»



Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

82, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H2X 1X3
Tél.: (514) 843-8851
Internet: www.cam.org/-ssjb

VENDRE DES FOULARDS POUR TISSER DES LIENS

GINA MAZEROLLE

CAMELOT AU CARRÉ ST-LOUIS
MÉTRO BERRI UQAM, SORTIE ST-DENIS

Ce mois-ci, je vous présente un vendeur itinérant, d'origine marocaine qui est au Québec depuis 17 ans. M'Barek Ed-Douassi, 40 ans, vend des vêtements et des foulards depuis quatre ans dans les bars et les restos du Plateau.

En 1994, il suit un cours au Cégep du Vieux-Montréal pour travailler comme courtier, agent d'assurances ou enquêteur pour expert en sinistre. Ses études terminées, il n'a pas réussi à se trouver un emploi. Après plusieurs mois de recherche, il a abandonné et cherche d'autres solutions. Il a eu l'impression que le cours qu'il avait suivi était destiné à maintenir des emplois pour le Cégep qu'à former des gens pour le marché du travail. Il est allé demander du BS, il lui a été refusé parce qu'il habitait avec une fille, considérée comme sa conjointe.

Travailleur autonome

Qu'à cela ne tienne, M'Barek décide de se prendre en main. «Je cherchais à créer mon propre emploi et j'ai pensé que les foulards seraient une bonne affaire, hiver comme été, autant pour les femmes que les hommes, d'autant plus qu'ils sont d'usage multiple: ils peuvent servir de rideau, de nappe, de jupe ou même de serviette de

plage. J'ai trouvé des gens qui les importaient de d'Indonésie et qui pouvaient me les vendre à un prix avantageux. C'est ainsi que le commerce a commencé, raconte-t-il.

Son nouvel emploi lui a également permis de rencontrer des gens et de découvrir une nouvelle façon de vivre. «J'ai réussi à me faire beaucoup d'amis avec ce commerce. Pour moi, ce travail est un second apprentissage, une seconde école. Ça me permet d'avoir une vie sociale enrichissante. Les gens ne sont pas tous pareils, il y en a des bons, des mauvais, des innocents, dans le bon sens du terme».

En été, il vend lors de festivals comme *Nuits d'Afrique*, les ventes sur le trottoir de la rue St-Laurent et les dimanches aux tam-tam de la montagne. Il fait d'autres festivals, hors de Montréal, ainsi que des marchés aux puces. «J'ai confiance que la vie deviendra meilleure un jour. J'espère que le monde deviendra plus humain et moins axé sur l'argent. Pour l'avenir, j'aimerais bien avoir mon propre commerce fixe, dans le même domaine, car je pense connaître les goûts des gens. Venez me voir dans les bars du Plateau Mont-Royal», lance-t-il.



Photos: Robert Simoneau



VOUS VOULEZ AIDER LES GENS DE LA RUE AUTREMENT QU'EN LEUR DONNANT DIRECTEMENT DE L'ARGENT?

BON DE COMMANDE POUR CARTE REPAS

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Tél.: _____

Je désire recevoir
nombre de cartes: _____ X 2,25\$ chacune
Total: _____ \$

Signature: _____

Veuillez joindre votre chèque à l'ordre du
Groupe communautaire L'itinéraire,
et postez à l'adresse suivante:
1907, rue Amherst, Mtl (Qué.) H2L 3L7

Aussi en vente au
Café sur la rue, 1104, rue Ontario Est, Tél.: 597-0238, poste 32



Offrez leur une carte-repas au Café sur la rue. Ils pourront bénéficier d'un bon repas et seront reçus dans une ambiance cordiale par les membres de L'itinéraire. Vous leur donnerez peut-être la chance de se faire de nouveaux amis et de recevoir une aide de la part de gens qui ont vécu la même situation qu'eux.

**OFFREZ
AUX PLUS
DÉMUNIS
DES CARTES REPAS
POUR
SEULEMENT**

**2,25\$
CHACUNE**



Ordinateurs en péril au Café sur la rue BESOIN D'AIR... CLIMATISÉ

Les ordinateurs du Café électronique de L'Itinéraire sont en danger (ils risquent de fondre sous la chaleur!) parce que nous n'avons pas les moyens d'acheter un nouvel appareil d'air climatisé (terme exact: unité mobile de 2.5 tonnes ou 25 000 BTU). Si vous en avez un vieux, ne le jetez pas! On va le mettre au-dessus de notre porte. Appelez Michel Desjardins au Café sur la rue au (514) 597-0238, poste 32. Merci de tout coeur!



Desjardins

Caisse Desjardins
des Faubourgs de Montréal

Centre de services
2422, boul. de Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2K 2E9
Télécopieur : (514) 521-2511

Centre de services financiers
aux entreprises
1662, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2J4
Télécopieur : (514) 527-8147

Siège social
1399, rue ontario Est
Montréal (Québec) H2L 1S2

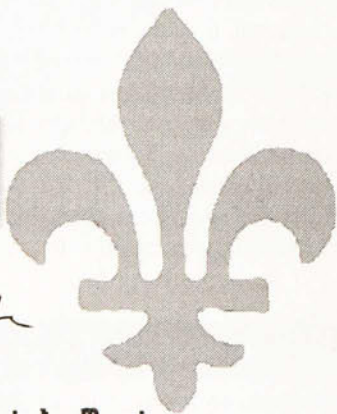
(514) 524-3051
Télécopieur : (514) 524-9566
andre.jean/81530406@fcpdmoq.dejardins.com



Gilles Desjardins

Député de Laurier Sainte-Marie

1717, boul. René-Lévesque Est, bureau 310,
Montréal (Québec) H2L 4T3
Tél.: (514) 522-1339 Téléc.: (514) 522-9899



Eglise Unie Saint-Jean

(514) 866-0641
www.egliseunie.org

La foi est une expérience personnelle
mais elle se vit et se célèbre aussi en communauté.

Culte le dimanche à 10h30

110, rue Sainte-Catherine Est, Montréal, angle De Bullion
Pastorale des mariages: boîte vocale #2


St-Laurent
ou
Berri-UQAM

Erratum

Dans l'article *Lâche pas la patate mon Johnny*, paru au mois de juin dernier (page 36), on aurait dû lire 1700 hot-dogs au lieu de 17000. Nous nous excusons de cette «petite» exagération!

Service d'écoute pour personnes en détresse



Une écoute attentive et respectueuse
Au bout du fil
24 heures/jour
7 jours/semaine
Bilingue



Daniel Dubois
Gérant administrateur

501, rue Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2J 1W6

Tél.: 521-3481
Fax: 521-1660

LA RICHESSE EST LE FRUIT
DES EFFORTS DE LA MAJORITÉ


LA RICHESSE,
ÇA SE PARTAGE!

Confédération des syndicats nationaux
1601, av. De Lorimier, Montréal, H2K 4M5
Tél.: 1 800 947-6177





Nouvelles internationales par Cylvie Gingras.
Ces informations proviennent de différents journaux de rue à travers le monde.

UNE RÉSIDENCE «MNÉMONIQUE» POUR ALZHEIMERS

En Écosse, un foyer spécifiquement conçu pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer a été mis sur pied. Dans le but de faciliter l'accès à la mémoire et à leur porte de chambre, cette résidence n'a aucun corridor ni coins, afin de diminuer la confusion chez les résidents, lit-on dans le The Big Issue écossais.

Située à Woodgrove, une municipalité écossaise d'Aberdeen, la résidence s'inspire d'un modèle similaire en Australie. Première résidence en son genre en Écosse, elle est divisée en quatre unités et dans chacune d'elles, il y a un salon, une cafétéria, une salle à dîner et une aire de loisirs. La porte de chaque chambre à coucher est semblable à la porte d'entrée d'une maison et est numérotée. Pour une personne dont la mémoire est particulièrement mauvaise, on a apposé des indices sur sa porte: un petit tableau qui lui rappelle qui est elle est et où elle est. On ajoute également des objets familiers qui peuvent éveiller la mémoire, comme des photographies, des bijoux ou des cartes postales. «Le plan a été conçu pour créer un environnement normal et le plus spontané possible», explique Avis McIntosh, directrice de la résidence où habitent une quarantaine de personnes âgées de 59 à 92 ans.

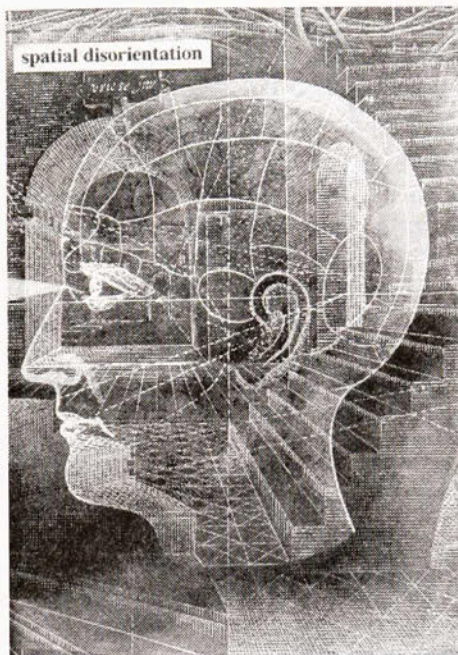
Située sur le terrain de l'hôpital Cornhill d'Aberdeen, le foyer accueille surtout, pour le moment, des personnes issues des hôpitaux à long terme. Toutefois, le personnel de Woodgrove espère recevoir bientôt les malades vivant dans la communauté. «Lorsque nous avons inauguré la maison en février 1997, on nous avait dit de nous attendre à un taux de 50% de mortalité, imputable au choc des nouveaux arrivants qui avaient été longtemps hospitalisés. Eh bien, cela ne s'est pas produit jusqu'à maintenant, il n'y a eu aucune admission traumatisante», raconte Mme McIntosh.

À Woodgrove, les règlements sont réduits au minimum et les membres du personnel dînent avec les patients afin de favoriser l'interaction sociale, ce qui confère un cachet plus «familial» à la résidence. Mme McIntosh croit également qu'il est bénéfique pour les résidents d'observer comment se font les petites choses quotidiennes et qu'ils y participent, de cette façon, ils oublient moins facilement, croit-elle. «Tout ce dont ils ont besoin est à leur disposition dans chaque unité. S'ils veulent un sandwich ou

un café, ils peuvent le faire eux mêmes, comme s'ils étaient à la maison. Nous ne voulons pas apporter les repas sur une étagère roulante, comme à l'hôpital», affirme-t-elle. Le personnel conçoit toutefois quelques repas, en s'assurant toujours que le réfrigérateur soit rempli de bonnes choses. «Nous avons décidé de préparer occasionnellement des repas au four puisque nos patients apprécient l'odeur de la cuisine», explique Mme McIntosh.

Tous les résidents ont accès à un vaste jardin où ils peuvent prendre l'air ou faire un peu d'exercice. «De plus, l'environnement facilite la reconnaissance des lieux où ils se trouvent et leur apporte une liberté de mouvement, ils peuvent aller où ils veulent», affirme Avis. Aucune activité n'est planifiée sauf l'*Aberdeen Evening Express*, une soirée intitulée *The Way Were* au cours de laquelle les résidents regardent de vieilles photographies et partagent des souvenirs, un exercice mnémorique basé sur la réminiscence (retour à l'esprit d'une image non reconnue comme souvenir).

La plupart des résidents font une sortie de temps à autres. Ils vont au *Ashgrove Lounge*, une brasserie situé au bout du chemin de Woodgrove, accompagnés de leur famille ou de leurs amis. «Un jour, un résident a sauté la clôture pour aller prendre un verre et il est retourné au centre en taxi! Nous devons reconnaître ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils peuvent encore devenir», expose Mme Avis en souriant.

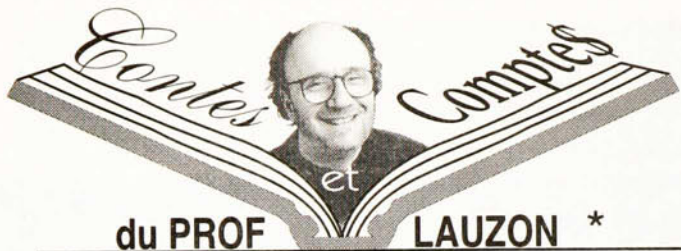


dre un verre et il est retourné au centre en taxi! Nous devons reconnaître ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils peuvent encore devenir», expose Mme Avis en souriant.



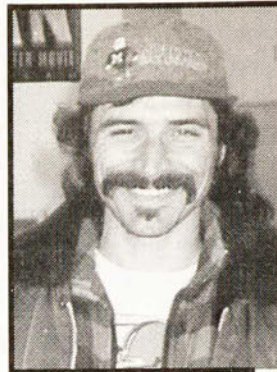
L'Abri d'espoir
(514) 934-5615

**Centre d'hébergement à court et moyen terme
pour femmes en difficulté**



du PROF LAUZON *

Léo-Paul Lauzon est professeur au département des sciences comptables et titulaire de la Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM. * Avec la collaboration de François Patenaude, chercheur à la Chaire.



En revenant du parc Maisonneuve, je me suis senti plein de gratitude envers L'ITINÉRAIRE et les A.A. puisque j'étais sobre.

C'est alors que m'es venu l'idée de remercier la clientèle de L'ITINÉRAIRE en leur offrant ce poème.

Nuit de la St-Jean

debout dans l'avenir
dans la nuit qui promène
l'innocence et l'oubli
dans la nuit qui surgit
quand on l'attend à peine
et qui sait brusquement
raccourcir, rapprocher
toutes choses lointaines
dans le bois qui dort
dans la forêt du souvenir
et des branches dans le ciel
éclaboussées d'étoiles.
mais en ce jour de juin
la nuit danse de tout feu
car la Fête bat son plein
Chez ce peuple souverain
des causes d'amour
l'ombre de nos coeurs
dans une robe si blanche
si ample de lumière
qui nous murmure à l'oreille.
Bonne Fête Québec.

PROPOS ET CONFIDENCES DE LA NATURE SUR LE CHÔMAGE

Je pense que mon neveu Jean-Fanfois est en chaleur. Dès qu'il voit une fille, il court vers elle pour l'inviter à prendre un verre ou lui demander son numéro de téléphone. C'est comme ça tous les printemps. Jean-Fanfois me dit que ce n'est pas de sa faute, il ne fait que répondre à l'appel de la nature.

Pauvre nature! Elle a le dos large. Quand ce n'est pas mon neveu qui l'invoque pour justifier ses pulsions, c'est le patronat. Mais contrairement à mon neveu, les affairistes ont des prétentions scientifiques. Saviez-vous que la Bank of Montreal a accouché d'une théorie du chômage «naturel»? Oui, ma chère! Et selon les dires de ces banquiers, la «nature économique» nous parle et nous interpelle. Pire que ça, la nature nous crie sa souffrance et son désespoir! Elle nous dit qu'au Québec notre taux de chômage «naturel» est de l'ordre de 10,5% et qu'on ne pourra malheureusement pas le réduire en deça de 10%. Malgré la croissance économique. Si notre taux de chômage «naturel» est si élevé, c'est, aux dires de ces experts, que nous avons agressé, pollué et spolié la nature économique. Ils vont jusqu'à affirmer que nous sommes les champions de la pollution économique, toutes catégories confondues.

Comment est-ce possible? Mais voyons, forcez-vous un peu! C'est l'évidence même! C'est à cause des nombreuses lois du travail des lois linguistiques «sclérosantes» des réglementations environnementales étouffantes; du salaire minimum astronomique des nombreuses politiques sociales acides de la «lourde» fiscalité des entreprises. Mais ce n'est pas

tout. L'État produit trop de services publics et détient trop de sociétés d'État. Tous ces «irritants» sont autant d'instruments de torture qui font souffrir la nature économique. C'est en tout cas ce qu'affirment les affairistes.

Mais, réjouissez-vous, très chers frères et très chères soeurs, et criez avec moi: alléluia! alléluia! Soyez dans l'allégresse, que votre joie soit profonde, car les gens de la Bank of Montreal nous fournissent le remède miracle. En effet, on peut abaisser notre taux de chômage «naturel» en «dépolluant» au plus «sacrant» notre environnement économique. Vous vous demandez bien comment? C'est simple: il faut à tout prix déréglementer le marché du travail et les lois de l'environnement; abolir la scandaleuse loi du salaire minimum; baisser radicalement les outrageux impôts des entreprises et des «cerveaux»; réduire la taille de l'État et le forcer à se retirer de la production de tous les services publics au profit du secteur privé. Il faut aussi couper dans les montants outranciers consentis à l'aide sociale (ils découragent l'emploi) et brader au passage les sociétés d'État comme la SAQ, Hydro-Québec et la Caisse de dépôt. Ainsi, une fois purgée de ces «polluants sociaux», la nature économique retrouvera enfin sa pureté virginale et nous pourrions rêver d'un monde meilleur. Un monde où tout sera privatisé.

Ces mesures «environnementales» proposées par le patronat sont non seulement une insulte à l'intelligence mais elles sont d'une violence inouïe, car elles ont toutes pour conséquence d'aggraver le quotidien des plus démunis. Pourtant les médias persistent à nous les présenter

comme des mesures merveilleuses et bénéfiques pour l'ensemble de la population. En lisant les journaux ou en regardant la télé, on a l'impression que les gens d'affaires sont des défenseurs de la «nature économique», alors que tout ce qu'ils protègent c'est leur profits.

Il ne faut pas être dupe de ceux qui inventent des théories «naturelles» pour nous faire croire à des vérités qu'ils sont les seuls à vouloir incontournables. Bon, je vous laisse. Je dois m'occuper d'un autre problème de dysfonctionnement de la «nature»: mon neveu Jean-Fanfois est en train de draguer ma blonde...

Courrier du cœur

Quel est cet hurluberlu qui veut démarrer le courrier du cœur de L'Itinéraire?

Pour illustrer mon histoire, je suis arrivé à Montréal en 1984 pour faire des études en chimie en l'Université de Montréal. Ayant tout essayé pour compléter mes études, j'ai été victime du gouvernement Bourrassa qui a changé la loi des prêts et bourses. Un matin, je me suis levé en me disant: «J.-P., tu as toujours été de bonne humeur. Où est-elle rendue? Tu as fait ton possible. Qu'ils mangent tous de la merde! Je garde mon moral.» Alors, j'ai décroché. Mon orgueil en a pris un coup; je me suis ramassé sur le B.S. avec l'équivalent de six années universitaires dans divers domaines. J'ai redécouvert une dépendance à l'alcool et à la cigarette après une abstinence totale de huit ans. J'en ai développé une autre envers la drogue. Je me suis retrouvé dans une petite chambre rue Sherbrooke avec de soi-disant amis. Un 1er du mois, je prenais une bière, je n'avais pas encore payé mon loyer. Je me réveille le lendemain matin et je cherche mon argent du loyer. Il avait disparu. Quelqu'un avait mis une pilule dans ma bière. Je me suis retrouvé à l'ancien *Dernier Recours*. Cet endroit était l'enfer sur terre. Ne croyant plus en rien, sauf en l'être humain, les sœurs de l'Accueil Bonneau m'ont beaucoup aidé. Je n'avais jamais vu des personnes vivant vraiment leur évangile. Elles acceptaient toute

personne sans arrière-pensée. M'étant remis sur pied, je remercie *L'Itinéraire* de me permettre de partager mon expérience avec vous. Merci aussi aux personnes qui m'ont encouragé.

J.-P., camelot au métro Laurier

Jean-Pierre Béliveau, camelot au métro Laurier, a décidé de répondre au meilleur de sa connaissance, aux questions des lecteurs concernant les gens de la rue ou la pauvreté en général.

Qu'est-ce qu'est un itinérant? - M. V. Talbot, Montréal

Très bonne question pour commencer ce courrier. *Itinérant* est un terme pour décrire au Québec un sans-abri ou un sans domicile fixe, c'est-à-dire toute personne n'ayant pas de domicile connu durant plus de deux mois. Dans l'ancien temps, on appelait cela un clochard, mais aujourd'hui, ce terme ne correspond plus à la réalité.

Dans la population itinérante, il y a quatre principaux groupes de gens.

Il y a d'abord les jeunes qui, suite à des problèmes familiaux (violence, divorce, mésestente), font une fugue et se retrouvent dans la rue. Beaucoup d'entre eux affichent leur révolte contre la société en s'habillant à la façon punk. Ils se sentent plus solidaires en faisant partie d'un gang car ils ont rejeté en bloc les valeurs de notre société, suite à leur expérience.

Deuxièmement, il y a les gens qui ont développé une dépendance à l'alcool, à la drogue, aux médicaments, suite à un divorce, la perte d'un être cher, une faillite, etc. Plusieurs personnes de ce groupe ont connu une vie très aisée puis se retrouvent sans le sou et, pire encore, seules dans la vie.

Troisièmement, il y a des ex-psychiatisés qui se retrouvent à la rue suite à la désinstitutionnalisation mise en place par le gouvernement. Plusieurs sont incapables de gérer leurs biens. Ils sont laissés à eux-mêmes. Beaucoup n'ont même pas de B.S.

Quatrièmement, en prêtant au terme *itinérant* le sens de «ce qui se fait en se déplaçant», on inclut les personnes qui ont un faible revenu et qui, après la deuxième semaine du mois, n'ont plus de quoi manger. Elles se retrouvent à courir les endroits où on distribue gratuitement de la nourriture. Il y a aussi la catégorie de ceux qui ne connaissent pas bien les ressources et qui fouillent dans les poubelles et ramassent les bouteilles ou tous articles vendables. Je connais bien cette catégorie, je l'ai déjà fait.

J.-P., camelot au métro Laurier



QU'EST-CE QU'ON MANGE AUJOURD'HUI?

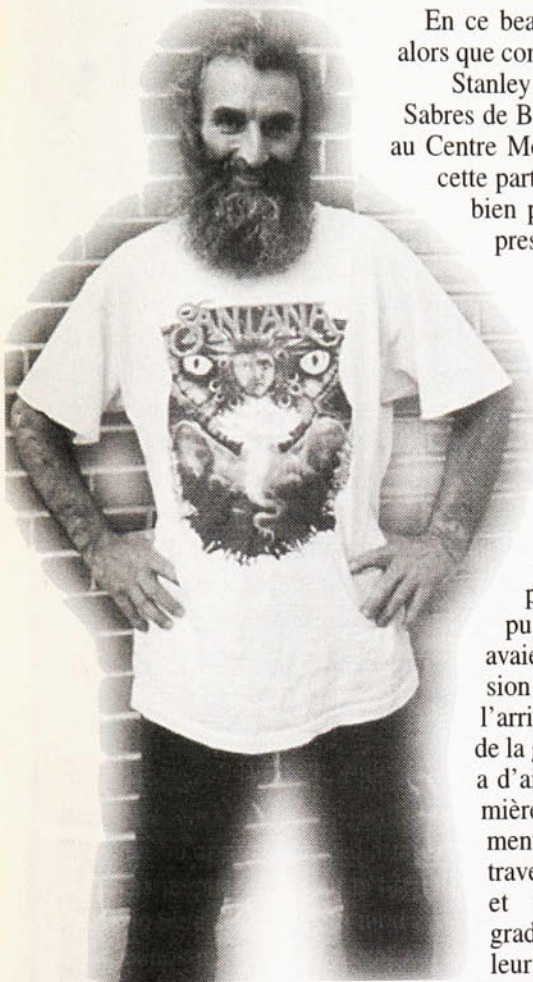
dans la rue les questions ne sont jamais simples

Le Refuge des Jeunes
une réponse à l'itinérance

depuis 10 ans

Aidez-nous à les aider : [514] 849-4221

CARLOS SANTANA, LE GUITARISTE INTÉMPIREL



En ce beau mardi soir du 8 juin 1999, alors que commençait la finale de la Coupe Stanley entre les Stars de Dallas et les Sabres de Buffalo, je me suis plutôt rendu au Centre Molson, non pas pour visionner cette partie sur écran géant, mais bel et bien pour assister à une magistrale prestation musicale du légendaire guitariste mexicain Carlos Santana qui roule sa bosse depuis plus de 30 ans et qui nous en a mis plein la vue et les oreilles.

Ozomatli

Je suis arrivé juste à temps pour assister à la dernière pièce de ce groupe provenant de Los Angeles. J'ai pu constater que les musiciens avaient très bien rempli leur mission de réchauffer la salle avant l'arrivée du légendaire grand maître de la guitare latino-américaine. Il les a d'ailleurs invité à jouer les 2 premières pièces avec lui. Ils ont également fait une sortie très remarquée, traversant la salle de long en large et montant les marches des gradins-arrières tout en terminant leur prestation.

Place au maître

Dans la cinquantaine et figure de proue de la musique latino-américaine, le bon vieux Carlos avait décidé de laisser parler son instrument préféré (la guitare électrique). Il laisse le soin au chanteur Tony Lindsay d'interpréter ses compositions à sa guise, ce qu'il a admirablement bien réussi. J'y suis allé en tant que vieux fan et non pas comme journaliste. J'assistais à un de ses spectacles pour la quatrième fois depuis les années 70. Je m'attendais à plus de vieux hits (il n'en a joué que 2) mais je suis loin d'être déçu.

Réponse de la page

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
P	R	E	S	T	A	T	I	O	N	D	E	N	T	
A	U	S	T	E	R	E	S	O	P	I	N	E	R	
P	I	T	E	C	I	E	N	I	S	S	E	I		
A	N	A	R	C	H	I	S	T	E	C	U	S		
R	E	M	I	E	R	O	T	R	I	E	S			
A	R	I	L	L	E	P	I	C	H	E	T	E		
Z	N	E	A	N	T	L	A	T	E	R				
Z	E	E	C	A	M	E	N	E	E	F				
I	C	T	E	R	E	I	S	O	M	E	L	O		
A	S	S	I	R	I	E	P	I	E	G	E	R		
A	R	S	M	O	L	T	E	R	N	E	S	T		
C	L	O	U	A	S	T	C	A	T	R	E			
T	A	M	I	L	F	E	L	I	N	I	R	E		
E	T	R	E	D	A	L	S	E	A	U				
S	E	I	S	I	M	E	A	N	T	E	R	I	E	

Prière au Saint-Esprit

Saint-Esprit, toi qui résous tous les problèmes, toi qui éclaires tous les chemins pour m'aider à atteindre mon but, toi qui me donnes le don divin de pardonner et d'oublier le mal que l'on fait, toi qui te trouves à mes côtés dans toutes les circonstances de la vie. Je veux, par cette courte prière, te remercier pour tout et te confirmer une fois de plus que je ne voudrais pas être séparé de toi, même en dépit de toutes tentations matérielles illusoire. Je veux être avec toi dans la gloire éternelle. Merci pour ta miséricorde envers moi et les miens.

Vous devez réciter cette prière pendant trois jours consécutifs. Ensuite, la faveur demandée vous sera accordée, même si elle vous paraît difficile à obtenir.

Vous devez alors publier cette prière, y compris les instructions, immédiatement après que votre souhait a été exaucé, mais sans mentionner la nature de votre vœu. Seulement vos initiales devront apparaître à la fin de cette prière. C.T.

UN SQUEEGEE QUÉBÉCOIS À TORONTO



Étudiant en écriture journalistique, je cherchais un sujet d'article et c'est alors que je l'ai trouvé chez l'un des plus vieux squeegee de Montréal. Il a décidé de déménager ses pénates à Toronto pour pouvoir pratiquer son métier en toute tranquillité.

Daniel Mazerolle a quarante six ans. Il est peut-être

le plus vieux squeegee de Montréal. Écoeuré de se faire harceler par la police et des bagarres pour la possession des coins de rues, il a décidé de s'exiler à Toronto.

Daniel prétend qu'à Toronto, un squeegee peut se faire jusqu'à cinq cents dollars par semaine, ce qui lui permet d'arrondir ses fins de mois. Je lui ai demandé ce qui le poussait à pratiquer ce "métier". Il m'a répondu que c'est histoire de ne pas avoir de patron sur ses talons et de ne pas avoir d'horaire fixe, ce qui le met à l'abri de la routine.

Daniel m'a raconté quelques anecdotes sur sa vie à Toronto.

Un jour qu'il faisait son travail, une automobile s'est approchée de lui et le conducteur lui a demandé s'il voulait bien lui vider son cendrier. Il s'empressa de le faire et constata qu'il était remplie de monnaie. Après avoir compté l'argent, il s'est aperçu qu'il contenait vingt-sept dollars.

Parfois, il lui arrive de travailler avec sa copine. Un jour, après avoir lavé la vitre arrière d'une voiture, elle s'approcha pour se faire payer. C'est alors que le conducteur s'empara de la raclette et ficha le camp avec.

En terminant, Daniel dit que s'il pouvait donner un conseil aux jeunes squeegees de Montréal, ce serait d'arrêter de consommer leurs grosses bières sur le coin de la rue. Cela offusquerait moins les citoyens qui seraient donc moins portés à appeler les policiers, ayant eux-mêmes d'autres chats à fouetter.

Michel Côté

Camelot à Pointe-aux-Trembles.

B

O

D

E

T

A

T

O

U

A

T

O

G

BODY PERCING




**Se faire tatouer ou percer, ça peut être le fun.
Pour que ça reste le fun, il faut savoir que:**

- 1 :** Il est essentiel que le matériel utilisé soit stérilisé ou, si c'est impossible, qu'il soit au moins désinfecté.
- 2 :** Si le matériel utilisé est usage (par exemple, le poinçon, les aiguilles, les bijoux et même les cordes de guitare, les fils et l'encre), il peut être contaminé si celui ou celle qui a eu un tatouage ou un perçage avant toi est infecté. Dans ces cas, tu cours le risque d'attraper le virus du sida mais, surtout, l'hépatite B ou l'hépatite C.

Tu peux te faire vacciner contre l'hépatite B **AVANT** de te faire tatouer ou percer mais il n'existe **AUCUN VACCIN CONTRE LE SIDA ET L'HÉPATITE C.**

Québec 

 Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé
et des Services sociaux


50
UNE LIBERTÉ QUI GRANDIT